

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

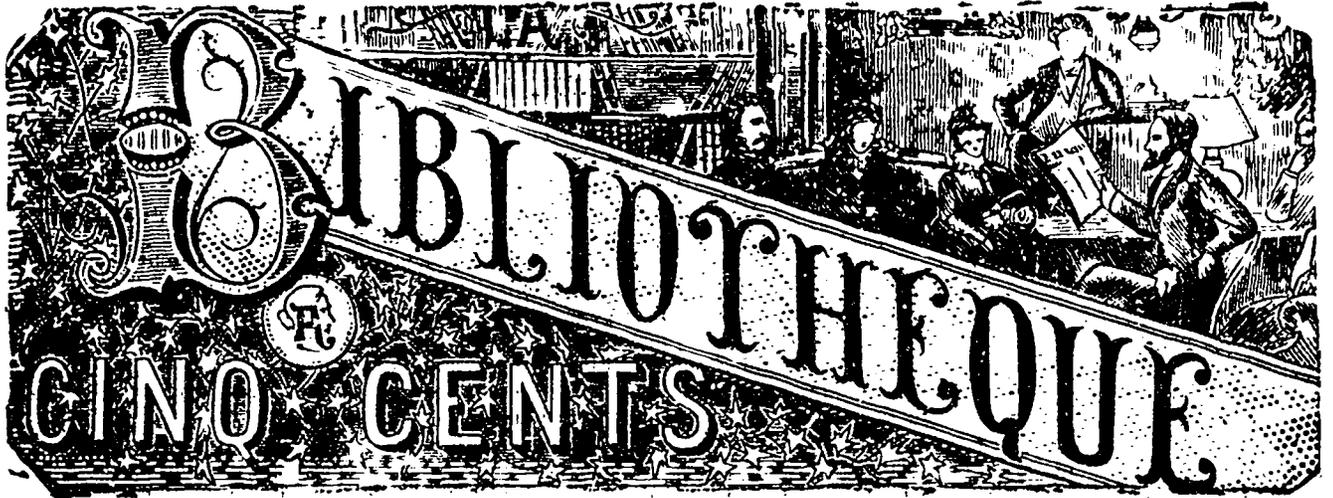
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/ Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/ Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/ Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/ Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/ Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/ Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/ Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/ Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/ Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |



Publiée par Fojcier, Bossette & Cie, 65, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 14 FÉVRIER 1889

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 19

LA MERE

TROISIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."



Le plancher bascula sous leurs pieds, et ils disparurent. (Page 437).

LA MERE

TROISIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

I

Pauvre et courageux enfant ! dans quelle émouvante situation le hasard le plaçait, après les révélations de Roch Duhoux ! Aussi avait-il fallu tout le temps que madame de Flavigny avait dû mettre à se dominer pour que lui-même fût parvenu à raffermir son âme et à rassaisir sa volonté.

— Nous ne nous attendions pas à vous trouver, dit enfin la comtesse d'un ton charmant. Il nous est d'autant plus agréable de vous revoir. Madame d'Apremont a bien voulu nous conduire à l'ermitage de M. Mathieu. Tandis que M. de Flavigny et mon fils sont occupés avec le terrible sorcier, et que la marquise se repose d'avoir gravi le coteau, nous avons eu, ma nièce et moi, la bonne idée de faire une promenade sous la haute futaie, et voilà pourquoi nous sommes ici, très-satisfaites de-pouvoir causer un moment avec vous.

— Madame la comtesse me rend tout confus, répondit le père dont la voix tremblait malgré lui. Je ne suis pas digne de lui inspirer un si grand intérêt, et je ne sais comment me montrer reconnaissant de tant de bonté. J'ignore l'art de remercier comme il convient une grande dame ; mon esprit est inhabile à interpréter mon cœur. Excusez-moi.

— Vous vous exprimez à merveille, Bénédicte. Il faut vraiment que vous soyez une nature bien privilégiée pour avoir profité d'une façon si remarquable des leçons que vous a données le solitaire de la Gorge-aux-Loups. Je vous regarde comme une intelligence très-distinguée, et c'est pour cela que je me félicite de vous avoir rencontré de nouveau.

Tout en parlant ainsi, la comtesse attachait sur lui ses yeux pleins de mélancolie, de curiosité et d'étonnement. Elle ne se lassait pas d'étudier ce beau visage, dont les lignes régulières et harmonieuses semblaient être comme un décalque des contours de sa charmante figure ; dont la physionomie, doucement accentuée, réfléchissait une grâce sérieuse qu'on remarquait également dans l'expression de ses propres traits. Elle se sentait de plus en plus captivée, elle éprouvait même un indéfinissable attendrissement.

— Nous vous avons distrait de vos pensées, reprit-elle. Je ne le regrette pourtant pas, car vos pensées, je crois, étaient pénibles. En effet, vous murmuriez en soupirant un mot qui résume les plus secrètes tristesses de l'orphelin : " Ma mère ! " Vous pensiez à votre mère, pauvre jeune homme ! à votre mère que peut-être vous n'avez jamais connue et que sans doute vous ne connaîtrez jamais...

Cette question, faite avec un vif accent de sympathie généreuse et de noble commisération, remua profondément l'âme de Bénédicte. Ce ne fut pas sans un effort suprême qu'il parvint à répondre avec calme :

— Vous l'avez dit, madame la comtesse, cette pensée : " ma mère, " se cache dans toutes les rêveries d'un orphelin tel que moi. Il faut que ce sentiment filial soit bien naturel au cœur humain, puisque la maternité d'adoption ne peut l'effacer complètement. La famille qui m'a recueilli se montre si aimante, si dévouée à mon égard, que je devrais ne penser qu'à elle ; et cependant il n'en est pas toujours ainsi. Il y a des moments où je crains d'être ingrat.

— Ne craignez pas cela, mon jeune ami. Quoique je ne me flatte pas de lire sur le visage, aussi couramment que M. Mathieu, les instincts et les penchants, je découvre aisément dans votre physionomie les signes caractéristiques des plus généreuses aspirations. J'ose affirmer qu'il n'y a pas de place en vous pour un mauvais sentiment.

Un éclair de joie ineffable traversa le regard du père. Cet éclair s'éteignit dans une larme qu'il refoula sous les longs cils de ses grands yeux bleus.

— Je vous remercie, madame, de m'avoir témoigné une si touchante opinion, dit-il avec un sourire ému. Par bonté d'âme vous avez exagéré mon peu de mérite, mais c'est peut-être ainsi qu'on encourage le mieux la vertu. Je veux graver vos paroles dans ma mémoire, et je tâcherai de les mériter en m'efforçant d'être meilleur désormais.

Il y eut une pause pendant laquelle il se retourna, en apparence pour donner un coup d'œil à son troupeau, mais en réalité pour dissimuler son émotion. Blanche profita de ce moment ; elle se pencha vers la comtesse et lui dit tout bas :

— Eh bien ! ma tante, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que tu as raison. Plus je regarde ce jeune homme, et plus je crois me reconnaître en lui. Il y a vraiment de singuliers hasards.

Et madame de Flavigny demeura toute réfléchie, comme si elle cherchait à se rendre compte de la bizarrerie d'une si grande ressemblance. Peut-être cette particularité ranimait-elle dans son esprit le souvenir des jours lointains, des malheurs presque oubliés. Peut-être songeait-elle vaguement que, si la tempête n'était pas intervenue dans sa destinée, elle aurait sans doute un fils inconnu, un enfant proscrit, ayant l'âge et les traits de Bénédicte. Quoi qu'il en soit, un nuage sombre s'étendit sur ses traits, elle s'efforça visiblement de le dissiper, mais elle ne put tout à fait y parvenir. L'entretien, qui se renoua bientôt entre Blanche et le père, n'était guère de nature à lui enlever la triste préoccupation qui semblait la dominer.

— Ainsi, demanda mademoiselle de Flavigny avec une expression de douce pitié, vous n'avez jamais vu votre mère, Bénédicte ?

Le malheureux pâlit à cette question. Il sentit un frisson se glisser dans son cœur. Instinctivement il fut sur le point de porter son regard sur la comtesse ; cependant il n'en fit rien et répondit avec résolution.

— Jamais, mademoiselle.

— Et vous n'espérez plus la voir ?

— J'ai la conviction qu'elle est morte.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne crois pas aux mères qui, vivantes, restent tant d'années sans chercher à embrasser leur enfant.

— Si elle existe encore, votre mère ignore sans doute ce que vous êtes devenu. Il est possible aussi qu'elle vous ait retrouvés et qu'une contrainte l'empêche de se révéler à vous.

— J'aime mieux penser qu'elle n'est plus, car alors je n'ai pas à lui reprocher son abandon. Je puis imaginer que son âme repentante et invisible me protège comme un ange gardien.

— C'est une idée touchante que vous avez là, Bénédicte, répartit Blanche ; elle est bien en harmonie avec ce que je connais de vos sentiments. Toutefois, laissez-moi vous le dire, il n'est pas invraisemblable que votre mère, trompée par je ne sais quel témoignage intéressé, perfide, croie avoir acquis la certitude que vous n'existez plus. Avez-vous tenté quelques démarches pour la découvrir, pour lui apprendre que vous vivez et que vous êtes son fils ? La recherche de la maternité est un droit naturel. Si je ne me trompe même, elle est autorisée par la loi.

Ces paroles produisirent un effet rapide et profond sur la comtesse. Pour la première fois peut-être elle se demanda si M. de Morsanges, en lui annonçant le naufrage du *Goeland* lui avait dit la vérité. Mais ce doute ne tint pas contre le souvenir de la droiture de son père. Elle le repoussa comme une injure à la mémoire du vieux gentilhomme, qu'elle avait toujours connu si sincère, si loyal. Quant à Bénédicte, il tressaillit et resta stupéfait sous le coup des réflexions de mademoiselle de Flavigny, réflexions qui, à part le soupçon de ruse et de mensonge, coïncidaient si bien avec ce qu'il avait appris par le récit de Roch Duhoux.

Après un instant d'hésitation, il répondit :

— Si j'admettais cette supposition que ma mère est encore de ce monde et qu'elle croit que je suis mort, je vous l'avoue,

je m'abstiendrais néanmoins de la chercher, car je craindrais qu'elle ne fût pas heureuse d'apprendre que j'existe. Quel ne serait pas, hélas ! mon désappointement, mon chagrin, si, la retrouvant, je m'apercevais que je suis pour elle non une cause de satisfaction, de bonheur, mais un sujet d'embarras ou de remords !

—En effet, il doit être bien douloureux pour un enfant qui a l'âme tendre et fière de reconnaître qu'une mère peut souffrir et regretter de lui avoir donné le jour. Il me semble qu'il n'y a pas de plus navrante situation. Chère tante, est-ce aussi votre avis ?

—Oui, balbutia madame de Flavigny. Pauvre enfant ! Après un silence, elle ajouta dans un soupir :

—Pauvre mère ! car il faut qu'un malheur bien terrible ait frappé une femme pour qu'elle redoute de faire l'aveu de sa maternité.

Disant cela, ses paupières palpitaient, son regard était humide, sa joue se couvrait d'une nerveuse pâleur. Blanche s'en aperçut.

—Eh bien ! qu'avez-vous donc, chère tante ? lui demanda-t-elle. Est-ce que vous souffrez ?

—Non, ma belle, répondit madame de Flavigny.

—C'est que votre front s'est altéré tout à coup, et j'ai craint...

—Rassure-toi, chère enfant, ce que j'ai ressenti n'est pas de la souffrance, mais de la compassion.

—Oui, vous êtes si bonne, reprit Blanche, que la seule idée d'une infortune vous cause une sensation douloureuse. Vous êtes par trop impressionnable aussi. Il faut modérer cela, je l'exige, ou je me fâcherai.

Et son doigt mignon se dressa menaçant, et ses beaux sourcils noirs se froncèrent avec une charmante sévérité. Puis elle se tourna vers Bénédicte, et lui demanda comment, lorsqu'il songeait à sa mère, il aimait à se la figurer.

Elle apparaît sans doute à votre imagination, ajouta-t-elle, sous les traits d'une femme jeune encore, belle, triste, et vous souriant ?

A cette question inattendue, le père fit malgré lui un mouvement pour regarder la comtesse, mais il comprima aussitôt cet élan instinctif, et repoudit en maîtrisant l'émotion de sa voix :

—En effet, mademoiselle, c'est bien ainsi que je me représente ma mère. J'ajouterai cependant qu'elle a des ailes comme les anges, car, vous le savez, je ne crois pas qu'elle appartienne à la terre, et mon cœur l'entrevoit dans le ciel.

—Ce pieux sentiment vous honore, dit la jeune fille. Ah ! vous méritiez d'avoir une mère affectueuse et dévouée, un père...

Bénédicte tressaillit.

—Ne me parlez pas de mon père ! interrompit-il avec une sombre vivacité. Quand une mère abandonne son enfant, c'est la faute ou plutôt c'est le crime du père !

Cette réponse énergique fut suivie d'un profond silence, pendant lequel madame de Flavigny se leva et se mit à marcher avec une sorte d'agitation contenue. Son visage s'était empourpré, sa poitrine s'agitait irrésistiblement. Cette fois il était visible qu'elle souffrait.

—Décidément, chère tante, vous éprouvez quelque malaise, dit Blanche avec anxiété.

—Madame la comtesse aura pris froid, sans doute, sous les ombrages de cette haute futaie, se hâta d'exprimer le père, dont le regard était navré.

—Oui, oui, c'est cela, je me sens glacée, et j'ai un peu de frisson, balbutia madame de Flavigny. Retournons sur nos pas. On doit nous attendre et s'étonner de notre retard.

—Adieu, Bénédicte ! dit Blanche d'un ton cordial. Souvenez-vous que nous comptons vous revoir à Montaigu.

—À bientôt, mon jeune ami ! reprit la comtesse. N'oubliez pas que M. de Flavigny et moi nous serons bien heureux le jour où vous nous offrirez l'occasion de vous rendre service et de nous acquitter un peu envers vous.

Et, avec une bonté charmante, elle lui tendit sa main. Bénédicte la prit en tremblant, la porta à ses lèvres ; mais, trop ému pour y mettre un baiser, il y laissa tomber une larme, perle humide qui s'était formée au plus profond de son cœur.

Lorsque les deux grandes dames eurent disparu dans les sombres replis du bois, le père, qui était resté jusque-là immobile et silencieux, poussa un sanglot à demi étouffé, dans lequel Dieu seul put entendre ce cri enthousiaste, quoique à peine articulé cette fois : "Ma mère ! Ma mère !" Puis il se jeta à genoux, et, se baissant jusqu'à terre, il embrassa avec transport les traces qu'avaient laissées sur l'herbe en fleur les pas de madame de Flavigny.

Caché derrière un groupe de chênes énormes, où il avait pu se glisser aisément et sans bruit, un homme avait été le témoin de cette singulière pastorale. C'était Gaétan d'Apremont.

—Parbleu ! murmura-t-il, voilà qui est vraiment étrange ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

—Hum ! répondit une voix sourde presque à l'oreille du marquis, si je voulais bien, il ne me serait pas difficile de vous l'expliquer.

Gaétan se retourna et reconnut Roch Duhoux portant la livrée des laquais de grande maison.

II

Après un instant de surprise, le marquis fit signe à Duhoux de le suivre et s'éloigna. Une mousse épaisse amortit si bien le bruit de leur marche que Castor et Pollux, qui d'ailleurs se tenaient dans une direction opposée et surveillaient quelques mutons visiblement tentés de franchir les limites de la clairière, ne prirent pas l'éveil. Contournant sous bois, par les hauteurs, l'enceinte où se cachait la cabane du solitaire, Gaétan et son compagnon avancèrent en silence. Ils s'arrêtèrent au milieu d'un taillis. Là se trouvaient deux hommes assis sur l'herbe et trois chevaux attachés par la bride aux branches d'un arbre. A la vue du marquis, les deux hommes se levèrent, mais de mauvaise grâce ; ils paraissaient à la fois honteux et mécontents. Bénédicte eût reconnu en eux les valets qu'il avait mis en fuite à coups de bâton.

—Pouvons-nous retourner au château ? demanda l'un d'eux d'un ton aigre-doux.

—Vous le pouvez, poltrons ! répondit Gaétan. Allez-vous-en avec votre dos meurtri. Vous n'avez que ce que mérite votre lâcheté.

—Notre lâcheté, soit ! répliqua l'autre laquais. Il faut être lâché, en effet, pour obéir aux ordres impitoyables que vous donnez.

Ah ! marouffes ! commença le marquis.

Et il leva la main pour frapper, mais il réfléchit que la marquise d'Apremont, sa mère, et la famille de Flavigny devaient être encore dans le bois, et il se contenta, de peur qu'une algarade trop bruyante n'attirât leur attention.

—Allons, partez, marauds ! dit-il. Partez sans retard, ou vos épaules vont recevoir quelque nouvelle correction... Et surtout, reprit-il, tâchez qu'on ne vous aperçoive pas, car si le père vous recontraît, il serait bien capable de vous rosser encore d'importance, et, ma foi ! il n'aurait pas tort.

—Il aurait bien plus raison s'il traitait Votre Seigneurie comme on doit traiter un manant !

Les deux domestiques étaient en selle. Après cette rude repartie de l'un d'eux, ils éperonnèrent leurs chevaux et s'élançèrent dans un chemin creux qui serpentait à mi-côte et aboutissait, du côté d'Apremont, vers l'entrée de la Gorge-aux-Loups.

Le marquis se mordit la lèvre en grommelant une menace. Roch Duhoux sourit méchamment. Il murmura ces mots :

—La valetaille est insolente avec lui. Bon ! je lui serai bientôt indispensable, et ma fortune est faite.

Après avoir un peu calmé la rage sourde qui l'agitait en

enlevant avec sa chavache quelques mousses parasites sur l'écorce des chênes les plus rapprochés de lui, Gaétan s'adressa brusquement à son nouveau laquais et lui demanda comment il se faisait qu'il l'eût rencontré sous bois et si près de la demeure du sorcier.

— Rien de plus facile à vous raconter, monseigneur, répondit Duhoux. Ce matin, dès l'aube, j'ai quitté la ferme de la Bénardière et je suis allé à Montaigu. Là, j'ai acheté le costume que je porte ; puis, sans retard, je me suis mis en route pour le château d'Aprémont. Chemin faisant, j'ai rencontré une carriole ; elle suivait la même direction que moi. J'y ai pris place, après avoir payé à boire à celui qui la conduisait. Pour abrégé la distance, il fut convenu que nous traverserions le défilé de la Gorge-aux-Loups. Comme nous avançons dans le sentier qui se déroule au bas de ce coteau, j'aperçus un carrosse stationnant sur l'herbe et sous les arbres. Je crus reconnaître la voiture et la livréé que la veille, au soir, j'avais vu es dans la cour de la ferme. Une observation de mon conducteur vint confirmer ma remarque. "Tiens, dit-il, il paraît que la famille seigneuriale d'Aprémont est en train de consulter le solitaire de la Gorge-aux-Loups." Et, faisant le signe de la croix, il ajouta qu'on avait tort de recourir à la science des sorciers. "Ma foi, tant pis ! répliquai-je avec une résolution soudaine, moi aussi je veux connaître le sort que me prépare l'avenir." Disant cela, je sautai à terre, je serrai la main de mon compagnon stupéfait, et je me mis à grimper au hasard sous les ombrages de la colline, tandis que la carriole s'éloignait rapidement.

— Est-ce que vraiment tu songeais à faire tirer ton horoscope, imbécile ?

— Fi donc ! pas si niais !... D'ailleurs, c'est déjà fait... sans ma permission. Oui, hier l'affreux sorcier m'a prédit des horreurs... Et pourtant je suis un honnête homme, moi, voyez-vous. Ah ! je me vengerai !

— Peut-être es-tu venu ici avec le désir d'en trouver l'occasion ?

— Un peu, monseigneur. Mais j'avais aussi l'espoir de vous rencontrer. Ma bonne chance m'a favorisé sur ce dernier point. Puisse-t-elle tôt ou tard, mais plus tôt que plus tard, m'être propice en ce qui concerne cet infâme Mathieu !

— Eh bien ! dit le marquis après un instant de réflexion, je me charge, moi, de te venger... mais à une condition.

— Laquelle ? Parlez vite, monseigneur.

— Quand tu m'as aorbé tout à l'heure, n'as-tu pas prétendu que, si tu voulais, tu pourrais me donner le véritable sens de ce qui venait de se passer sous mes yeux ?

— Et je le prétends encore très-sincèrement, croyez-moi.

— Alors il faut me promettre de me dire ce que tu sais. Moi, en retour, je te promets que tu seras vengé du solitaire de la Gorge-aux-Loups.

Roch Duhoux allait prendre l'engagement qui lui était demandé. Une réflexion l'arrêta.

— Eh bien ! pourquoi hésites-tu ? reprit Gaétan.

Ah ! dame, balbutia d'un air soucieux le nouveau laquais, c'est qu'il y a du danger pour moi à dire ce que je sais.

— Quel danger ?

— On m'a menacé, si je révèle le mystère qui se rattache à ce que vous avez vu tout à l'heure, de m'en faire repentir, de me châtier.

— Qui donc oserait ainsi s'attaquer à toi, maintenant que tu m'appartiens ? Ce serait le comte de Flavigny lui-même que je ne tolérerais pas.

— Oh ! ce ne serait pas lui, le pauvre gentilhomme ! Je crois bien qu'il ignore tout.

— Tout ?... Mais qu'est-ce donc ?... Parbleu ! tu piques singulièrement ma curiosité.

Après un instant de silence, Duhoux s'écria :

— Puis-je maintenant compter sur vous, monseigneur ?

— Eh ! sans doute.

— Si l'on me persécute, me défendrez-vous énergiquement ?

— Pardieu ! j'ai besoin de toi.

— Quoi qu'on dise sur mon compte, quoi qu'on tente pour me faire chasser du château d'Aprémont, me garderez-vous à votre service ?

— Même si l'on me prouve que tu es un sieffé coquin.

— Jurez-le moi !

— Je le jure.

— C'est bien. Je parlerai. Mais croyez bien que je suis un honnête...

— Assez. Tu te répètes, c'est inutile, dit en ricanant le marquis. Est-ce que je m'intéresserais à toi si tu ne paraissais être la fine fleur de la délicatesse et de la probité !

— La fine fleur ! monseigneur me flatte. Je sais remplir mes devoirs, voilà tout. Ainsi j'ai pris l'engagement de vous confier un secret important, et bien que cette confiance puisse exposer ma vie, je suis prêt à le recommencer.

— Ici ? non pas. Nous pourrions être dérangées ; mais en route, dans quelque chemin détourné, car nous allons sortir du bois et nous diriger vers le château. Es-tu bon marcheur ?

— Excellent. Je fais dix lieues tout d'une traite sans me fatiguer ?

— C'est plus qu'il ne faut pour que tu puisses suivre l'amble serré de mon cheval.

— Au besoin, je vous suivrais au trot.

— Peste ! tu n'as cependant pas l'air d'être taillé pour la course.

— Oh ! mes jambes ne sont pas très-droites, mais en revanche elles sont très-longues et elles arpentent le terrain comme des pattes de faucheux.

D'un air ironique, le marquis toisa Duhoux des pieds à la tête. Celui-ci, d'un coup d'œil rapide et sournois, parut constater qu'il existait une légère similitude entre sa propre désinvolture et celle de Gaétan d'Aprémont. Un observateur attentif eût sans doute fait également cette remarque, car les différences physiques étaient à peu près les mêmes en eux, avec cette différence qu'elles étaient moins accusées et mieux vêtues chez le grand seigneur.

— A propos, mon noble maître, reprit Duhoux, comment me trouvez-vous sous la livréé que je porte ? Ainsi costumé, n'ai-je pas tout à fait bon air ?

Il se cambra et pirouetta sur ses talons, en jetant à la manière d'un Frontin de comédie, son tricorne galonné sous son bras.

— Tu es un peu moins laid qu'hier, honnête Mascarille, répondit Gaétan en lui riant au nez. Mais tu n'en conserves pas moins une mine qui révèle ce que tu es.

— Alors mon air doit révéler que je suis vraiment digne d'être au service de monseigneur ! répliqua l'affreux Scapin en s'inclinant avec toute l'apparence d'un profond respect.

— Ah ! drôle, je crois que tu te permets de plaisanter ! Prends garde à ce que tu dis, et gare à tes épaules, faquin !

Le rire de Gaétan avait fait place à un froncement de sourcils. Mais Roch Duhoux protesta qu'il n'avait pas eu la moindre envie de plaisanter, et son maître crut ou feignit de croire à la sincérité de cette protestation. Il se mit à cheval donna de l'épéron et partit au grand trot, sans paraître se soucier de son valet, qui dut aussitôt prouver la longueur de ses jambes et la vitesse de sa course, double avantage dont il venait de se vanter.

Lorsque le marquis ralentit l'allure de sa bête, il se retourna. S'il s'attendait à voir Duhoux essouffé, il reconnut qu'il se trompait, car Duhoux le suivit sans effort.

Le marquis redevint de bonne humeur.

— Peste ! mon gaillard, dit-il, comme tu arpentés aisément le terrain ! Si tu ne fais pas ton chemin dans la vie, ce ne sera pas faute de savoir courir.

— Il vaut peut-être mieux savoir ramper, monseigneur, répartit le laquais. On arrive encore plus sûrement au but.

Cette saillie ne déplut pas à Gaétan.

— Décidément, dit-il, tu n'est pas un sot, et si tu veux m'être dévoué j'aurai soin de ton avenir.

— Je vous serai dévoué corps et âme, monseigneur.

—A merveille !... Et maintenant, dis-moi, comme tu me l'as promis, ce qu'il y a de si étrange, de si mystérieux dans l'existence de la famille de Flavigny. Mes rapports avec cette famille sont d'une nature toute particulière, et ce que tu vas m'apprendre me sera peut-être d'une certaine utilité.

—Je le souhaite pour vous... et pour moi, répondit Duhoux avec un sourire cupide.

Ils étaient parvenus à la lisière du bois, vers la pointe extrême de la Gorge-aux-Loups. Le marquis mit son cheval à l'amble serré et s'avança dans un chemin droit, entre deux haies basses, par-dessus lesquelles le regard planait aisément au loin. Aucune surprise, aucune indiscretion n'était à craindre. Gaétan fit signe à Duhoux de marcher à côté de lui et lui déclara qu'il était prêt à l'écouter.

Une heure plus tard, ils arrivaient tous deux en vue du château d'Aprémont.

—Eh bien ! monseigneur, êtes-vous satisfait de mon récit ? demanda le hideux laquais.

—Très-satisfait, quoique plus d'un point de ton histoire me paraisse obscur ; si tu voulais t'en donner la peine, tu y mettrais sans doute aisément un peu de lumière. Mais j'en sais assez. Je t'accorde ma protection.

—Ce que vous venez d'apprendre vous sera-t-il de quelque utilité ?

—Je le crois.

—Et vous me vengerez ?

—Plus tôt que tu ne le penses.

—Et vous serez bon, généreux à mon égard ?

—Je vais t'en donner une preuve à l'instant.

Le marquis lui jeta dédaigneusement quelques pièces d'or, que Duhoux se hâta d'empocher. Ce ne fut cependant pas sans faire une légère grimace, car il trouvait la libéralité mesquine et peu en rapport avec l'importance du secret qu'il venait de révéler. Mais il se contenta en réfléchissant que dans la position difficile où il était placé, avec les terribles antécédents qui pesaient sur sa vie, il devait encore s'estimer fort heureux d'avoir rencontré un maître puissant, point scrupuleux, et résolu à le protéger. Il était assez fin pour comprendre qu'il était entré au service d'un gentilhomme pervers, et qu'il existerait entre eux, tôt ou tard, quelque criminelle complicité.

Le pont-levis était abaissé ; la porte s'ouvrit à deux battants. Le marquis entra, suivi de son nouveau valet. Il mit pied à terre dans la cour, et jeta la bride de son cheval à un palefrenier, puis il se dirigea vers l'aile gauche du château, où était son appartement. Il marchait pensif, silencieux ; parfois un sourire ironique contractait sa lèvre et aiguisait son regard. Alors une expression de fermeté implacable raidissait sa physionomie ; une sourde menace lui échappait :

—Oui, je les tiens maintenant, ces Flavigny ! murmura-t-il avec apreté. J'épouserai Blanche, ou il y aura du scandale en ce pays.

Tout en pensant et s'exprimant de la sorte, il parcourait un long corridor, et arrivait à la porte de son appartement, où il pénétrait, toujours suivi de Roch Duhoux. Cet appartement se composait de deux pièces vastes et sombres, une bibliothèque et une chambre à coucher. Elles étaient meublées, l'une et l'autre, en vieux chêne sculpté et tendues en damas de laine d'un rouge violacé, qui communiquait un aspect sévère, même un peu sinistre, à ce corps de logis. Après avoir montré les deux pièces à Duhoux, Gaétan poussa du doigt un ressort caché dans la moulure d'un panneau de la bibliothèque. Une petite porte s'ouvrit aussitôt et laissa voir quelques marches d'un escalier dérobé.

—Puisque je t'attache à ma personne, maraud, dit-il, il convient que je t'explique à quoi sert cet escalier. Il monte à la chambre que tu occuperas, et il descend vers une poterne au bord du fossé. Là est attachée une barque avec laquelle on traverse la douve et l'on gagne l'autre bord. Comme je tiens à ce que tu ne sois point remarqué des hôtes qui te connaissent, c'est par là que tu devras, jusqu'à nouvel ordre,

aller et venir. Tu ne seras libre de circuler dans le château qu'après le départ de la famille de Flavigny.

—Il suffit, monseigneur.

—Le ressort secret joue aisément. Essaie.

Duhoux obéit, la mystérieuse porte s'ouvrit et se ferma d'elle-même sans effort et sans bruit.

—Ça marche comme sur des roulettes, dit le laquais ébahi. Il y a un peu de féerie là-dedans.

—Si je te montrais autre chose, tu ajouterais sans doute : Il y a un peu de diablerie là-dessous.

—Quoi donc, monseigneur ?

—Oh ! tu verras cela plus tard.

Un instant après, le marquis alla s'asseoir à une table qui tenait le milieu de la bibliothèque. Il écrivit deux lettres, puis il les plia, et apposa sur les enveloppes le sceau des seigneurs d'Aprémont. Il les remit ensuite à son laquais.

—Pourquoi ces lettres, monseigneur ? demanda celui-ci.

—Sais-tu lire, imbécile ?

—Oui, passablement.

—Eh bien ! il y a là des adresses. Lis.

Duhoux profita de la permission. Il lut ces mots :

AU PÂTRE BÉNÉDICT, A LA BÉNARDIÈRE.

A M. MATHIEU, LE SCÉLÉRATEUR DE LA GORGE-AUX-LOUPS.

Le valet regarda son maître avec stupeur.

—Est-ce qu'il faut que je porte ces lettres à leur destination ? balbutia-t-il.

—Tu n'as pas l'air de t'en soucier beaucoup. Rassure-toi. Il importe que tu ne sois vu ni du pâtre ni du sorcier. Autrement, ils se méfieraient de mon stratagème.

—Il s'agit donc d'une ruse pour les attirer dans un piège ?

—Précisément.

—Serait-ce déjà le commencement de la vengeance que vous m'avez promise ?

—Parbleu ! Je ne fais jamais attendre ce que je promets.

—Mais, monseigneur, je ne vous ai pas demandé de faire justice de Bénédicte. J'ai même quelque intérêt à ce que celui-là vive.

—Ah çà ! drôle, crois-tu donc que je ne songe qu'à tes rancunes ? Moi aussi, j'ai mes griefs, et j'ai bien le droit peut-être de punir ceux qui m'ont offensé.

—C'est trop naturel, monseigneur. Excusez-moi. J'attends vos ordres.

—Tu vas sortir du château par l'escalier dérobé. Tu attendras ensuite le facteur rural, qui passe d'ordinaire sur le chemin vers six heures du soir ; tu l'aborderas, tu lui donneras quelque argent, et tu le chargeras, de la part de la marquise d'Aprémont, de porter les deux lettres au pâtre et au sorcier.

—C'est tout ce que vous m'ordonnez ?

—Oui, jusqu'à ce soir. A présent, pars.

Roch Duhoux s'inclina, poussa le ressort et disparut.

Presque au même instant, on frappa à la porte de l'appartement, et la porte s'ouvrait avec lenteur, tandis que la mère du marquis se montrait sur la seuil.

La douairière d'Aprémont avait le visage sévère et soucieux ; elle dirigea sur son fils un regard plein de tristesse et de mécontentement, puis elle s'avança vers lui avec la gravité solennelle qui n'abandonnait jamais sa démarche. Gaétan ne daigna pas même aller au-devant d'elle ; ce fut à peine s'il se leva lorsqu'il la vit s'approcher ; il se contenta d'indiquer par un signe de main un fauteuil à quelques pas de lui. La pauvre grande-dame étouffa un soupir et refusa de s'asseoir.

—Je n'ai, dit-elle, que quelques mots à vous adresser.

—Parlez, madame, je suis attentif, répondit le marquis d'un air dégagé.

—J'ai fait aujourd'hui une longue promenade avec la famille de Flavigny. Un instant j'ai eu l'occasion de me trouver seule avec Blanche, et j'ai voulu connaître ses senti-

ments à votre égard. Hélas ! je me suis aperçue bien vite, ce dont je me doutais déjà que vous ne lui inspiriez aucune sympathie. Il m'a semé même qu'elle avait quelque secrète raison de vous en vouloir sérieusement, car elle ne parlait de vous qu'avec une sorte d'emertume contenue et de vague irritation.

—Bah ! vous m'étonnez. Quel reproche peut-elle avoir à me faire ? Je n'ai jamais cessé d'être pour elle galant et respectueux.

—En êtes-vous bien sûr, Gaétan ?

Cette question fut accentuée avec une telle expression de doute et d'ironie que le marquis en parut d'abord déconcerté ; mais il ne tarda pas à reprendre son aplomb.

—J'en suis parfaitement sûr, ma mère, répondit-il. Comment pouvez-vous supposer que, de gaieté de cœur, j'aie compromis la chance qui semblait me promettre la main de mademoiselle de Flavigny ? Je vous déclare que je trouve cette jeune fille ravissante, que j'en suis vraiment épris, et que j'espère devenir son époux.

—C'est là pourtant une espérance à laquelle il vous faut renoncer, car elle ne se réalisera pas.

—Et pourquoi donc, si vous plaît ?

—Parce que mademoiselle de Flavigny m'a dit très formellement qu'elle ne voulait pas se marier, et parce que je compte m'abstenir de la demander pour vous à sa famille, afin de vous épargner le désagrément d'un refus poli, mais certain.

—Peuh ! vous avez tort, ma mère, de prendre au sérieux ce que débite une jeune fille lorsqu'on lui parle mariage. La plus sincère n'avoue jamais ce qu'elle pense à ce sujet ; il y a toujours un peu d'hypocrisie dans un cœur féminin de dix-huit ans.

—Blanche est la franchise même, monsieur. Si, en ce qui vous concerne, elle n'a pas été tout à fait sincère avec moi, c'est qu'elle a craint sans doute de m'affliger.

—En vérité, je ne vous comprends pas, dit Gaétan avec dédain. Que croyez-vous donc ? Quels qu'ils soient, vos soupçons sont d'une injustice irritante. Vous êtes toujours prête à m'accuser.

—C'est que je vous crois capable de bien des audaces et de bien des maladresses ! répliqua la douairière avec fermeté.

—Soit. Eh bien ! je vous prouverai, moi, que vos préventions sont parfois iniques, et que je ne suis nullement en butte à l'adnimadversion de Blanche de Flavigny.

—Comment me prouvez-vous cela ?

—Parbleu ! c'est bien simple. Demain, dans la matinée, nos hôtes vous quittent ; ils retournent à Montaignu. Ce soir, lorsque Blanche et sa famille seront réunies au salon, n'hésitez pas ; demandez expressément pour moi la main de celle qui, selon vous, me déteste et me repousse. Vous reconnaîtrez alors toute la gravité de votre erreur.

—Vraiment, j'admire une telle présomption. Vous mériteriez que je fisse cette démarche pour confondre votre impudence. Mais non, je ne veux ni embarrasser mes amis ni vous attirer un affront.

—Moins de scrupules, je vous prie, madame la marquise, et plus de résolution ! J'affirme que ce soir vous pourrez hardiment proposer notre alliance aux Flavigny, et que leur accueil sera de nature à vous contenter. Jusque-là, je verrai la belle enfant : nous arrons tous deux un entretien intime, délicieux, dans lequel, j'en suis sûr, je la disposerai en ma faveur. Après quoi, vous serez agréablement surprise de la voir m'accepter pour époux.

À mesure qu'elle écoutait son fils, la douairière d'Apremont semblait se pétrifier. Elle eut quelque peine à secouer cette paralysie de l'étonnement.

—Eh ! que comptez-vous donc dire à cette jeune personne pour opérer un tel protège ? demanda-t-elle, saisi d'un double sentiment d'inquiétude et de curiosité.

—Cela, ma mère, c'est mon secret. Oh ! nous autres, les habiles, les roués, nous sommes irrésistibles quand nous le voulons bien. Que diable ! est-ce si dépourvu d'élégance, de bonne grâce et d'esprit ?

Et le marquis, se levant, lamba sa taille, caressa son menton, se donna enfin une allure de vainqueur que Bassompierre et Fronsac n'eussent peut-être pas dédaignée. La marquise haussa les épaules et fronça le sourcil.

—Vous êtes fou, monsieur ! dit-elle en faisant quelques pas pour se retirer.

—J'ai toute ma raison, madame, répliqua Gaétan d'un ton gravement accentué. Oui, je sais ce que je dis, et ce soir vous pourrez demander résolument pour moi la main de mademoiselle de Flavigny.

—Eh bien ! soit ; je ferai ce que vous exigez. Tant pis pour vous si ma demande reçoit une réponse qui, si convenable qu'elle puisse être dans la forme, n'en sera pas moins au fond une cruelle déconvenue pour vos ridicules prétentions.

—Je ne crains pas cela, ma mère... Et tenez, reprit le marquis en s'approchant d'une fenêtre, j'aperçois là-bas, dans une allée du parc, celle qui, je l'espère, sera bientôt ma femme. Si vous le permettez, je vais la rejoindre et lui faire ma cour. Il faut que je me hâte, car il me reste à peine quelques heures pour la conquérir.

—Allez, monsieur, puisqu'il vous plaît de tenter l'aventure. Je vous souhaite bonne chance. Mais je vous le prédis, à moins d'un miracle, vous ne réussirez pas.

—Eh bien ! on fera un miracle, madame, reprit Gaétan avec une indicible expression d'ironie et de fatuité.

La douairière d'Apremont n'ajouta pas un mot. L'imperturbable aplomb de son fils la subjuguait malgré elle et lui donnait à réfléchir. En dépit d'elle-même, son cœur maternel gardait une illusion, et vaguement elle s'abandonnait à l'espoir d'une union entre Blanche et lui ; union dans laquelle elle entrevoyait le salut de ce fils qui l'avait tant affligée et que cependant elle aimait toujours.

Dix minutes après qu'elle eut quitté l'appartement, le marquis en franchit le seuil. Il se rendit dans le parc, parcourut rapidement une grande allée sinueuse ; puis, au détour d'un massif de charnille, d'où s'élançaient quelques ormes centenaires, il se trouva face à face avec Blanche de Flavigny.

III

En voyant le marquis se diriger vers elle, Blanche fit un mouvement de surprise et de dédain. S'ils'en aperçut, il ne le montra guère, car il prit aussitôt son air le plus souriant, le plus respectueux, et la salua jusqu'à terre en l'abordant. Mademoiselle de Flavigny lui rendit froidement son salut, et, non sans un peu d'affectation, elle détourna la tête et s'éloigna. Ce mouvement de retraite, loin de le décourager, parut l'encourager. D'un pas délibéré il la suivit. Alors elle s'arrêta et dit avec fermeté :

—Pardonnez-moi, monsieur le marquis. Je désire me promener seule, et vous prie de ne me point accompagner.

Il importe cependant que je cause avec vous, mademoiselle ; le moment me semble favorable à un entretien confidentiel.

—Je ne vous demande pas vos confidences, monsieur. En aucun cas, elles ne sauraient être de nature à m'intéresser.

Et la noble jeune fille appuya sur le visage du marquis un regard ironique et méprisant.

—Ah ! prenez garde ! répondit Gaétan légèrement ému ; ce que j'ai à vous confier est grave, très-grave, et mérite toute votre attention, je vous en prévienne.

Il y avait de la menace dans la voix du marquis. Blanche n'en fut pas intimidée ; elle haussa les épaules et se remit à marcher en s'engageant dans une allée qui, par une ligne oblique et transversale, devait la ramener promptement vers le château. Mais elle entendit encore résonner derrière elle le pas du marquis. Elle s'arrêta de nouveau, et fronçant ses sourcils noirs admirablement arqués :

—Ainsi vous m'escortez malgré moi, dit-elle avec impatience, et, pour me soustraire à vos odieuses façons d'agir, vous m'obligez en quelque sorte à prendre la fuite, à me réfugier sous la protection des miens ? Est-ce que, par hasard, le silence que

j'ai gardé sur votre conduite à mon égard, pendant la chasse, serait considéré par vous comme un encouragement ? Si je ne suis tue, sachez-le bien, c'est que j'ai voulu épargner un chagrin à votre mère que j'honore ! c'est que j'ai craint d'exposer la vie du comte de Flavigny et de Raoul, qui, on appronat votre insolence, eussent mis l'épée à la main pour vous en faire repentir ! Cependant, croyez-moi, ma réserve et ma prudence sont à bout, et je vous conseille de me laisser en paix jusqu'à demain, puisque demain, Dieu merci ma famille et moi, nous retournons à Montaigu. Une fois déjà vous m'avez manqué de respect, c'est assez ! c'est trop ! Honte et malheur sur vous, si vous recommenciez !

Disant cela, sans geste, sans bruit, presque à voix basse, Blanche relevait la tête ; son beau visage reflétait un rayonnement de pudeur virginale, d'orgueil et de résolution. Gaétan ne menaçait plus. Sa physionomie avait revêtu, au contraire, une expression d'humilité repentante. Il s'inclina sournoisement et répondit :

— Vous me faites souvenir que j'ai cédé naguère à une funeste inspiration de mon cœur trop éperdu. Ah ! je vous le jure, je me le suis amèrement reproché, et vous n'avez plus rien à craindre de semblable désormais. Mon admiration saura se contenir dans les limites de la plus sèvere convenance. Toutefois, souffrez que je vous le répète, il importe que je vous parle, aujourd'hui même, de choses d'un intérêt tout particulier, et vous ne me ferez pas l'injure de me refuser un audience en ce moment. Nous sommes à merveille ici, à cent pas du château ; on peut nous voir, mais on ne saurait nous entendre, et c'est l'essentiel.

— Eh bien ! soit, je vous écoute, monsieur. Mais hâtez-vous, car madame de Flavigny doit me rejoindre dans le parc, et je l'attends.

A ces mots, elle alla vers un pinceau d'ormes et de sycomores, au pied duquel était posé un banc de bois rustique et demi-circulaire, devant un immense boulingrin qui fuyait en sinuuse perspective jusque sous les fenêtres du château. Là elle s'assit, étalant son ample robe blanche de manière à faire comprendre au marquis qu'elle lui refusait une place à ses côtés. Il n'essaya pas même de s'asseoir et se tint en face d'elle, debout, le tricorne à la main, dans l'attitude visiblement contrainte de la modestie et de la résignation. Mais, sous cette apparence calme et benoîte, un observateur eût aisément entrevu le frémissement d'une sourde colère et la lueur d'un lugubre espoir de vengeance tout près d'éclater.

— Voyons, monsieur, qu'avez-vous de si intéressant à me dire ? reprit la jeune fille avec une pointe d'ironie. En vérité, je suis maintenant curieuse de le savoir.

Le parc se dorait en ce moment sous les rayons obliques d'un soleil incliné sur l'horizon. Les feuillages multicolores s'agitaient mollement au souffle d'une brise embaumée ; les oiseaux joyeux exécutaient leurs plus brillantes symphonies, et de légers nuages roses flottaient dans le ciel bleu. Non moins que la proximité du château, ce spectacle souriant rassurait mademoiselle de Flavigny et corribuait à lui rendre la vivacité naturellement railleuse de son esprit.

— Vous n'ignorez pas, mademoiselle, lui dit Gaétan, que la marquise douaire d'Apremont, ma mère, souhaite ardemment de m'unir à vous ?

— Je ne sais pas mentir, monsieur, et j'avoue que je l'ai deviné.

— Vous devez savoir aussi que le comte de Flavigny, votre oncle, est prêt à donner son consentement à ce mariage ?

— Je sais qu'il n'aurait pas de répugnance à le faire, car il vous croit un homme d'honneur.

— Eh bien ! reprit le marquis en feignant de n'avoir pas senti l'aiguillon du sarcasme, je viens vous confier que ce soir même ma mère doit s'adresser solennellement à votre famille et lui demander pour moi la main de mademoiselle Blanche de Flavigny.

— Ah ! vraiment ! dit la jeune fille d'un air ébahi et d'un ton vaguement persifleur. Je m'étonne que madame la mar-

quise, qui connaît si bien les convenances et les usages de notre monde, se décide à faire cette démarche tandis que nous sommes encore ses hôtes. Il me semble qu'une telle ouverture serait plus régulière, plus opportune après notre départ et dans une visite de cérémonie à la résidence de mes parents. Ici, convenez-en, l'hospitalité toute cordiale de votre mère devra gêner notre franchise, et nous serons tous bien embarrassés, bien contrainsts, si la réponse, formulée d'ailleurs dans les termes les plus modérés, les plus délicats, n'est en définitive qu'un refus.

— Et vous prévoyez que ce sera un refus, n'est-il pas vrai ?

— Dame ! on me consultera ?

— Sans doute... Après ?

— Mon Dieu ! je déclarerai tout simplement...

— Que vous ne voulez pas épouser le marquis Gaétan d'Apremont ?

— Tout juste ; vous avez compris.

Le marquis fit entendre un petit rire goguenard.

— Bah ! dit-il, c'est exactement le contraire de ce qui arrivera.

— Plait-il ? Je ne comprends pas du tout.

— Je veux dire que vous serez la première à souscrire à notre union.

— En vérité ! pour le coup, vous m'étonnez énormément, et j'admire la majesté de votre aplomb.

— Oh ! moquez-vous tant qu'il vous plaira. L'ironie vous sied à ravir. Mais croyez bien que je n'avance ici rien dont je ne sois sûr.

— Et vous êtes sûr de mon consentement ?

— Oui, car j'ai un moyen irrésistible pour l'obtenir.

— Vous me faites tomber de surprise en stupéfaction... Et ce moyen merveilleux, quel est-il ?

— Un secret.

— Un secret d'Etat, je suppose ? Il ne faut rien moins, croyez-moi, pour vous faire atteindre le but chimérique que vous vous proposez.

— Un secret de famille, mademoiselle, répliqua Gaétan d'un ton incisif et comme s'il distillait du venin ; un secret qui touche à l'honneur des Morsanges et des Flavigny.

Blanche n'avait plus envie de railler. Ses traits si animés, si lumineux, se couvrirent d'une ombre de froidcur et de sévérité. Elle se leva vivement et répondit avec un accent glacé :

— L'honneur des Morsanges et des Flavigny n'a rien à craindre de vos injures ou de vos calomnies, monsieur. La dent des vipères est impuissante contre le marbre et l'airain.

Elle voulut s'éloigner, mais le marquis parvint à la retenir en s'écriant la lèvres contractées, l'œil en feu :

— Si vous aimez la comtesse, mademoiselle, je vous conseille de vous rasseoir au plus vite et de m'écouter ! autrement je vous rends responsable d'un malheur irréparable, causé par une prochaine et terrible révélation !

La violence de cette apostrophe fit hondir le cœur de Blanche. Elle demeura comme suffoquée. Après une minute de trouble et d'hésitation, pendant laquelle Gaétan l'enveloppait d'un regard sombre et farouche, elle croisa les bras sur sa poitrine, se dressa hautaine devant le marquis, et lui dit avec une aéhrresse sous laquelle palpitait une poignante anxiété :

— Votre audace est inouïe, vraiment ! Je veux savoir jusqu'à quel degré de ruse et d'outrageance elle est capable de s'abaisser. Expliquez-vous donc ! J'aurai la patience de vous accorder mon attention jusqu'au bout.

L'indignation empoûrait ses joues et faisait jaillir des éclairs de ses yeux. Sa beauté avait subi une transformation : elle était saisissante d'énergie et d'éclat. Une déesse n'eût pas été plus imposante dans sa colère souveraine. Gaétan la contempla en silence ; elle lui sembla plus admirable encore sous cet aspect nouveau, car son visage exprimait l'ardeur de convoitise désordonnée qui s'agitait en lui. Cependant il éteignit cette flamme intérieure, et commença en ces termes avec lenteur et gravité :

— Calmez-vous, mademoiselle. Mon intention n'est pas de vous offenser. Ce n'est ni votre faute ni la mienne s'il existe dans votre famille un mystère étrange qui, divulgué, porterait une sérieuse atteinte à la considération et au repos des personnes qui vous sont chères... Oh ! ne m'interrompez pas. Soyez patiente, vous l'avez promis... Ce mystère, auquel le hasard m'a initié, je n'en ouïs jamais dit un mot si votre main se fût tendue généreusement vers la mienne. Mais puisque vous me repoussez, puisque je n'ai plus l'espoir de vous obtenir de bonne grâce, et que pourtant je ne renonce pas à l'ambition de devenir votre époux, même en dépit de votre dédain, il faut bien que je mette en jeu le seul mobile dont je dispose pour m'assurer votre possession. Je ne me pique pas d'être sentimental. Non. Pas si naïf ! Mon cœur est résolu, mon esprit positif. J'appartiens à cette école rigide, impérieuse, inexorable, qui proclame que la fin justifie les moyens. Donc, pour vous associer à ma vie, je suis prêt à tout oser, même la menace et l'intimidation.

— Cela ne m'étonne pas. Je vous connais maintenant. Continuez, dit Blanche avec un sourire amer.

— Je continue, reprit le marquis en s'inclinant d'un air délibéré et satisfait. Puisque vous me connaissez si bien, je n'insisterai pas davantage sur la nature de mes principes et les particularités de mon caractère. J'arrive bien vite à la révélation du secret qui aura, je l'espère, une influence décisive sur ma destinée... sur mon bonheur à venir.

— Enfin, ce secret, quel est-il ?

Gaëtan ne répondit pas tout de suite. Il y eut un silence de quelques secondes, qui parut bien long à Blanche, dont l'anxiété douloureuse croissait d'instant en instant. Le marquis avait calculé cette pause de manière à doubler la violence du saisissement qu'il prévoyait.

— Apprenez donc, mademoiselle, dit-il en pesant sur chaque mot, que madame de Flavigny, lorsqu'elle n'était encore que mademoiselle Valérie de Morsanges, a oublié ses devoirs. Elle a eu un amant.

— Voilà un exécration mensonge, s'écria la jeune fille avec agitation, et vous êtes un calomniateur !

— Je ne mens ni ne calomnie, répondit Gaëtan que cette injure n'émut pas. Je dis tout simplement la vérité. Le favori de mademoiselle de Morsanges était un certain Gérard Keller, secrétaire du chevalier. Le malheureux n'a pas eu à se féliciter des suites de cet amour clandestin, il est mort le jour même, peut-être assassiné.

— Mais c'est horrible, ce que vous inventez là ! Je ne veux pas vous entendre davantage, et je me retire en vous couvrant de mon mépris.

— Et il existe un enfant dont vous ignorez l'existence, pour suivit Gaëtan.

Blanche allait s'éloigner rapidement. Ces paroles la retinrent sur place, comme si une main invisible et toute-puissante l'eût saisie au moment même où elle s'élançait pour fuir. Ravi de ce succès, plus prompt et plus décisif qu'il ne l'avait espéré, le marquis continua d'un ton radou.

— Quelques jours après sa naissance, qui ne fut pas ébruitée, l'enfant disparut. Sur l'ordre du chevalier de Morsanges, il avait été abandonné au pied d'un calvaire dans un bois du pays nantais. C'est là que les Cazeaux l'aperçurent une nuit qu'ils revenaient d'une ville voisine et s'en retournèrent à la Bénardière. Ils le recueillirent et l'élevèrent par charité. Vous l'avez vu, mademoiselle, et vous le connaissez. Cet enfant n'est autre que le père Bénédicte.

Cette révélation atterra mademoiselle de Flavigny ; elle tomba toute suffoquée sur le banc, à l'ombre du quinconce d'ormes et de sycomores. L'étonnante ressemblance du père avec la comtesse lui revenait en mémoire, et elle se sentait ébranlée malgré elle dans son incrédulité.

— Ah mon Dieu ! balbutia-t-elle, ce que je viens d'entendre n'était donc pas une imposture ?

— Une imposture ! À quoi bon ? Elle ne pourrait avoir qu'une réussite éphémère ; il serait trop facile de la démasquer à mon détriment et à ma confusion.

— Ainsi vous êtes sûr d'avoir dit la vérité ?

— Parfaitement sûr, répondit Gaëtan sans hésitation et sans que sa conscience lui reprochât d'avoir perfidement modifié, travesti le récit à peu près véridique que lui avait fait Roch Duhoux quelques heures auparavant.

— De qui tenez-vous donc cette sombre histoire ?

— D'un ancien serviteur du chevalier de Morsanges, d'un pauvre diable que j'ai pris à mon service aujourd'hui même par pure commisération.

— Serait-ce ce mendiant qui était à la Bénardière et à qui le comte de Flavigny, mon oncle, a jeté une aumône ?

— Justement, c'est lui.

— Quoi ! ce misérable est devenu votre domestique ?... Ah ! monsieur le marquis, ne craignez-vous pas qu'on dise : 'Tel maître, tel valet ?

— Eh ! que m'importe à moi ! J'ai l'habitude de marcher à mon but sans écouter de vains bavardages, sans me laisser émuvoivre par de sots préjugés. Si donc j'ai accordé un refuge dans ma valetaille à ce Roch Duhoux, c'est que je veux qu'il soit à mes ordres, sous ma main, à tout instant, en tout lieu, comme un docile instrument de mes volontés. Comprenez-vous ?

— Pas encore. Je soupçonne quelque affreuse machination, mais je refuse d'y croire. Voyons, monsieur, quels sont vos projets ? Parlez.

Et Blanche était haletante. Elle se sentait irrésistiblement envahie par la conviction que Bénédicte était bien le fils de la comtesse, et déjà elle frémissait en songeant au malheur qui pouvait éclater sur sa famille.

— Mes projets, les voici en deux mots, répondit Gaëtan ; ou vous allez consentir à m'accorder votre main, et alors je ferai en sorte que rien ne transpire de ce que je viens de vous apprendre. Je paierai le silence de Roch Duhoux et je l'éloignerai. Ou vous persisterez dans votre refus de vous unir à moi, et alors.

— Et alors vous vous vengerez en faisant parler votre valet, en répandant vous-même des bruits injurieux sur la comtesse de Flavigny, en vous efforçant de déshonorer ma famille ?

— Tout juste. Vous aussi, vous avez compris.

— Eh bien ! franchement, je ne vous croyais pas l'âme si noire, si dépravée ! Vous me faites horreur, et j'aimerais mieux mourir que vous épouser !

— Comme il vous plaira, mademoiselle. Pour moi, j'agirai ainsi que je l'ai résolu...

Gaëtan salua froidement mademoiselle de Flavigny, et parut prêt à la quitter ; mais elle le retint par un geste d'effroi, en s'écriant :

— Monsieur le marquis, vous n'accomplirez pas votre horrible menace ! Vous ne souillerez pas votre blason par la plus infâme des lâchetés ! Car, enfin, quel mal vous a fait la comtesse de Flavigny ? Est-ce sa faute à elle si je refuse de porter votre nom, d'associer ma vie à la vôtre ? Comment pouvez-vous la rendre responsable d'une détermination qu'elle ne m'a pas même conseillée ? Je vous jure qu'elle ignore absolument de quelle manière je me propose d'accueillir l'ouverture de la marquise d'Aprémont. Puis, je je blesse votre orgueilleuse susceptibilité, vengez-vous de moi, de moi seule, je ne m'en plaindrai guère ; mais épargnez du moins, ceux qui ne vous ont jamais offensés !

— Il y a des solidarités fatales. Tant pis pour ceux qui sont injustement les victimes de cette loi implacable ! Pourquoi serais-je plus clément que le ciel lui-même, qui a souvent frappé des familles, des générations, pour la faute de quelques-uns ? Vous me repoussez, soit ! Vous et les vôtres, vous vous en repentirez. Mes désirs et mes ambitions ne connaissent ni le scrupule ni la pitié. Je vous offre la paix ou la guerre. Lui re à vous de choisir.

Il s'inclina de nouveau et feignit encore de vouloir se retirer. Comme il le pressentait Blanche le cœur gonflé d'indignation et d'épouvante, ne put s'empêcher de le retenir pour la seconde fois. Il sourit imperceptiblement. Ses yeux réfléchirent un éclair de triomphe, que la jeune fille ne vit pas.

— Pourquoi, demanda-t-elle brusquement, tenez-vous tant à m'épouser ?

— Parce que... je vous aime, répondit-il après une minute d'hésitation. Vous êtes jeune et souhaitez, belle à ravir, et bien faite assurément pour exciter les plus soudaines passions.

— Il n'y a pas d'amour vrai sans délicatesse et sans générosité. Celui qui aime rassure au lieu de menacer. Il ne pousse pas au malheur, il se dévoue. Méconnu, dédaigné, il ne profère pas le cri de la vengeance, il murmure un pardon, il veut qu'on le regrette et non qu'on le maudisse. Ne dites donc pas que vous m'aimez, monsieur ! C'est assez, croyez-moi d'être méchant, ne soyez pas hypocrite !

— Eh ! mademoiselle, je vous le répète, je n'ai aucun goût à la sentimentalité, et j'aime à ma façon, qui en vaut bien une autre, car elle est franche et virile, et veut à tout prix conquérir la femme aimée, quitte à faire oublier ensuite la ruse ou la violence qui ont déterminé la possession.

— Seules, les âmes perverses osent procéder ainsi, et les victimes qui ont le cœur haut placé ne les amnistient jamais. Mais que dis-je ? reprit Blanche avec une suprême ironie : l'amour n'a rien à voir dans ce qui se passe ici. Le mobile qui vous anime et dicte votre démarche en ce moment, c'est l'intérêt ! Oh ! ne secouez pas la tête en signe de dénégation. Je suis mieux instruite que vous ne le supposez. Vous êtes ruiné et vous ne savez riche, riche à millions. Donc vous convoitez l'opulence de ma dot pour redorer vos armoiries, et surtout pour payer de nouveau la dîme à vos habitudes de dissipation. Allons, à bas le masque d'amour, et montrez-moi sans vergogne la cupidité de vos sentiments !

Cette attaque imprévue décontenança visiblement le marquis. Il parut contraint et resta muet, tandis que la jeune fille poursuivait.

— Ah ! Dieu m'est témoin, que pour détourner de ma famille l'orage dont vous la menacez, je vous abandonnerais les richesses qui m'appartiennent. Hélas ! le mariage seul donnerait la libre disposition ; mais il faudrait alors me livrer à vous, et cette perspective, je vous le déclare, soulève en moi tous les répugnances de l'antipathie et toutes les révoltes de l'orgueil, car je sais que je vous hais !... Pourquoi ne puis-je vous jeter ma fortune en pâture sans me sacrifier moi-même ? Si cela était possible, ce serait déjà fait. Mais non ! je suis sous la tutelle du comte de Flavigny, et je n'ai pas le droit de distraire une obole de l'héritage qui m'est échu.

Elle couvrit son visage de ses deux mains et se prit à pleurer.

Toujours silencieux, Gaétan la considéra d'un air impassible. Lorsqu'elle eut maîtrisé son émotion et refoulé ses larmes il lui dit avec un superbe aplomb :

— Eh bien ! oui, je le confesse, il entre un certain alliage d'intérêt dans le mobile qui me porte à vouloir vous épouser. Oui, je reconnais très sincèrement que j'ai dissipé mon patrimoine et que j'ai hâte de me recomposer une fortune pour reprendre dans le monde le grand train qu'exigent la noblesse de ma race et l'élévation de mon rang. Mais cela ne saurait-il se concilier avec l'admiration que m'inspire votre beauté ? Ah ! sachez-le, l'âme humaine est complexe, et les sentiments ne sont presque jamais exclusifs. Suis-je assez franc, et me taxerez-vous encore d'hypocrisie ?

— Non, mais d'impudence ! Et tenez, je vous l'avoue, mieux vaudrait pour la réalisation de vos espérances que vous n'en voulussiez qu'à ma dot. Peut-être alors consentirais-je... Mais vous appartenir, jamais !

Une lueur de joie glissa sur le visage du marquis. Ses lèvres eurent un vague sourire, et il murmura imperceptiblement :

— Enfin, elle cherche à transiger !

Aussitôt il devint pensif, puis, comme s'il faisait un énergique effort pour se vaincre, il exhala un profond soupir, et reprit tout haut avec une fente solennité :

— Si je vous promettais, mademoiselle, de renoncer à vous pour toujours, je mentirais ; mais souscrivez à notre union, et je vous engagerai ma parole de gentilhomme de vous respecter

aussi longtemps que durera l'étrange répulsion dont vous êtes saisi en me voyant.

— Eh ! qui m'assure que vous tiendrez votre serment ?

— Je suis à moi-même ma propre caution, répondit Gaétan en se redressant avec une certaine dignité. Dans le cours de ma vie, j'ai pu commettre des fautes plus ou moins graves ; mais, j'en atteste le ciel, je ne me suis jamais parjuré. Ayez donc confiance, et vous ne vous en repentirez pas.

Cette fière assurance, d'ailleurs parfaitement jouée, en reposa à la jeune fille, trop inexpérimentée pour soupçonner la fourberie sous les habiletés d'un orgueil apparent. Après une pause, elle reprit :

— Ainsi, dans le cas où je me résoudrais à vous donner ma main, vous vous contenteriez d'une simple participation dans la jouissance de ma fortune ?

— Sans doute ; mais, je vous le répète, en conservant l'espoir de vous paraître digne dans l'avenir d'un bonheur plus intime et plus envié.

— Vous seriez prêt à me jurer solennellement que je serais entourée par vous du respect le plus profond ?

— Oui. Vous me dicteriez vous-même la formule de mon serment.

— C'est bien. Avant même de me conduire à l'autel, vous forcerez avec l'appât de l'or ce Roch Duhoux, qui n'est qu'un méfaitier, à quitter le pays, à s'expatrier à jamais ?

— Je vous réponds qu'il disparaîtra, et que personne n'entendrait plus parler de lui.

Un regard sinistre accompagna cette réponse de Gaétan. Mais Blanche, distraite par ses navrantes préoccupations, n'en vit rien.

— J'y songe ! ajouta-t-elle soudain en se frappant le front. Et Bénédicte ? Etes-vous certain que le père ignore son origine ? Pouvez-vous m'affirmer que Roch Duhoux, ne lui ait point parlé ? Ah ! je redoute qu'il ne soit trop tard pour prévenir un scandale, pour empêcher un malheur !

Le marquis hésita. Son nouveau valet ne lui avait pas caché qu'il avait tout appris à Bénédicte. Mais en même temps il lui avait raconté l'effet extraordinaire, inattendu, produit sur le père par cette révélation. Gaétan comprit que ce dernier garderait le silence, au moins pendant un certain temps, et il répondit audacieusement :

— Bénédicte ne sait rien encore. Dites-moi : " Je serai marquise d'Apremont," et je vous certifie qu'il ne saura jamais rien.

Il prononça les derniers mots avec une singulière inflexion de voix qui surprit un peu la jeune fille, mais à laquelle cependant elle ne donna aucune mauvaise interprétation.

— Oh ! dit-elle en s'animant, supposons même qu'il connaisse le mystère de sa naissance ; ce n'est pas lui qui serait à craindre, croyez-moi. Le brave cœur ! Je suis convaincue qu'il ne voudrait pas être une cause de tourment et de désespoir pour la comtesse de Flavigny. Les instincts les plus généreux se réfléchissent sur son visage, et l'on comprend bien vite en le regardant qu'il est incapable d'une méchante action. Ah ! je doute qu'on rencontre souvent une âme aussi bien douée, même dans le monde aristocratique auquel nous appartenons.

— Que décidez-vous ? demanda le marquis impatienté. Il faut absolument que vous preniez un parti sans retard.

— Qui me dit, s'écria tout à coup Blanche avec une explosion d'incrédulité, qui me dit que toute cette histoire n'est pas une invention pour alarmer mon cœur et contraindre ma volonté ?

Comme elle s'exprimait ainsi, elle aperçut la comtesse dans la profondeur d'une allée du parc. Poussée par un vague sentiment de sollicitude maternelle, madame de Flavigny venait rejoindre sa nièce, qu'elle voyait depuis une heure en compagnie de Gaétan.

— Avant ce soir, reprit Blanche, je saurai à quoi m'en tenir. Allez, monsieur, laissez-moi seule avec ma tante, qui se dirige de ce côté. J'espère être assez habile pour l'interro-

ger sans qu'elle se doute de mes motifs, et pour obtenir d'elle la vérité, même à mon insu.

Gaëtan eut peine à contenir un mouvement d'inquiétude et de contrariété. Il avait si audacieusement dénaturé les faits, menti, calomnié, qu'il eut peur qu'un entretien confidentiel ne mît à jour sa perfidie. Cependant il réfléchit que Blanche n'oserait sans doute adresser à sa tante que de vagues questions, qu'elle se garderait bien évidemment de prononcer une parole assez catégorique pour la blesser, il se rassura. A peine avait-il franchi la sinuosité d'une charmille lorsque la comtesse arriva près de sa nièce. Celle-ci, voulant paraître calme, avait énergiquement comprimé les palpitations qui soulevaient sa poitrine; mais ses yeux encore humides et ses joues légèrement empourprées accusaient un trouble récent.

— Qu'as-tu, chère belle? lui demanda madame de Flavigny après l'avoir embrassée au front et s'être assise à côté d'elle sur le banc.

— Mais rien absolument rien que l'envie de vous embrasser à mon tour, répondit Blanche en s'efforçant de sourire.

Et elle appuya deux baisers sur les joues de la comtesse, mais avec moins d'élan qu'elle n'en mettait d'ordinaire à lui prodiguer ses caresses. Madame de Flavigny ne parut pas y faire attention.

— Avec qui causais-tu tout à l'heure? reprit-elle. Avec le marquis, je crois?

— Oui, ma tante,

— Est-ce que je lui ai fait peur, qu'à mon approche il a disparu?

— Il ne vous aura point remarquée, balbutia la jeune fille en dissimulant un peu d'embarras.

— De loin, il m'a semblé que votre causerie s'animait. Me permets-tu de te demander de quoi il s'agissait entre vous?

Blanche ne répondit pas tout de suite. Désireuse d'aborder immédiatement le sujet de ses préoccupations, elle redoutait néanmoins que sa tante ne pénétrât sa pensée et ne devinât son but. Cependant elle ne tarda pas à faire cette réponse, qui lui ouvrait en quelque sorte le chemin où elle voulait s'engager:

— Nous causions du père Bénédicte.

— Ah! reprit la comtesse. Et que disiez-vous de ce singulier personnage, de ce charmant garçon?

— Tout le bien que vous en pensez.

— Quoi! le marquis le vantait? Cela me surprend.

— Oh! il mêlait plus d'une critique à ses éloges. Mais il le félicitait sans réserve de vous ressembler.

Ces derniers mots eurent quelque peine à s'échapper des lèvres de mademoiselle de Flavigny, effrayée malgré elle de chaque effort qu'elle tentait pour se glisser dans l'âme de la comtesse et y entrevoir une lueur de vérité.

— M. Gaëtan d'Apremont a donc remarqué, lui aussi, cette ressemblance dont tu m'as déjà parlé, et que je n'ai pu méconnaître?

— Il la trouve frappante. Il me disait même, avec une hardiesse qui m'a déplu, que si l'on ne vous estimait comme la plus noble et la plus vertueuse personne de ce monde, on supposerait qu'il y a un mystère dans votre existence, et que Raoul n'est que votre second fils.

Cette phrase n'était pas achevée que Blanche se repentit de l'avoir formulée avec tant de précision. L'effet produit sur la comtesse fut rapide et violent. Une rougeur ardente fit disparaître aussitôt le pâle éclat de son teint. Un frémissement nerveux agita les moindres fibres de son visage et de ses mains. Une moiteur intense se répandit sur ses tempes et sur son cou. Elle se leva par un mouvement brusque en proférant une sourde exclamation.

— L'insolent! murmura-t-elle.

Mais il y avait plus d'anxiété, plus de souffrance que de colère et d'indignation dans l'altération de sa physionomie et le tremblement de sa voix. Cette particularité significative ne parvint point à se soustraire au regard pénétrant de la jeune fille, dont le cœur se serra. La pauvre enfant eût voulu dou-

ter encore, mais déjà le doute lui semblait impossible. La secousse extraordinaire, pour ainsi dire électrique, qui venait d'ébranler sa tante, lui apportait un élément de conviction. La mélancolie habituelle de la grande dame s'effraie, en outre, à l'esprit prévenu de Blanche, et donnait un nouveau degré de présomption aux apparences qui accusaient la comtesse de Flavigny.

Blanche, toutefois, ne se contenta point de cette première épreuve. Au risque d'une imprudence, elle résolut de pousser plus avant son investigation.

— Eh quoi! reprit-elle, une sottise plaisanterie, que j'ai eu le tort de répéter, a-t-elle donc la puissance de vous impressionner si vivement? En vérité, chère âme, vous êtes parfois trop facile à émouvoir. Cela me rappelle qu'il a suffi hier que cet ancien jardinier de Morsanges, cet affreux Roch Duhoux, vous parlât du temps où vous étiez jeune fille et vous nommât je ne sais qui, une Sylvia, un Gérard Keller, si je ne trompe, pour vous agir nerveusement et vous indisposer à ce point que vous avez failli vous trouver mal. Quelle sensitive vous êtes! Mais, à propos, qu'étaient donc cette Sylvia et ce Gérard Keller?

Pour le coup, la comtesse devint plus pâle qu'une morte. Tout en elle manifesta une appréhension poignante et un étonnement profond. Immobile, les yeux fixes, la respiration suspendue, elle avait l'air d'un marbre sculpté. Sa nièce eut besoin de tout son courage pour soutenir le regard pétrifié qui pesait sur elle et l'interrogeait avec effarement. Après avoir réuni ce qui lui restait de force et d'aplomb dans l'âme, elle se composa une voix ingénue et dit avec une douce gaieté:

— Bon Dieu! ma tante, comme vous voilà stupéfaite! Ai-je commis quelque maladresse de langage? Me suis-je montrée trop indiscrette dans mes questions? S'il en était ainsi, je vous prierais de m'excuser. Franchement, je ne me doutais guère que je serais répréhensible en répétant des noms que je croyais presques insignifiants.

Cette humeur souriante trompa complètement madame de Flavigny, qui reprit la flexibilité de ses mouvements et de l'animation de ses traits. Elle fut heureuse de penser que sa nièce n'avait aucun soupçon de la gravité de ses paroles, et que le hasard seul y avait mis une allusion à ses malheurs, que Blanche ignorait et devait ignorer. Ce fut pourtant avec une légère altération dans la voix que la comtesse répondit:

— Je n'ai nul reproche à t'adresser, ma chère enfant. C'est moi qui ai tort de me montrer si sensible, si défaillante à propos de tout et à propos de rien. Cependant, je te l'avoue, il m'est particulièrement pénible d'être forcée de reporter mon imagination vers une époque qui m'a laissé au cœur une empreinte ineffaçable de tristesse et de deuil. Sois assez bonne, mon ange, pour ne plus m'en parler.

— C'est entendu, ma chère bien-aimée. Le passé, d'ailleurs, m'intéresse fort peu. Le présent seul a du charme pour moi, puisqu'il me permet de vous témoigner chaque jour l'ineffable tendresse et le suprême intérêt que vous m'inspirez.

En s'exprimant ainsi, la jeune fille avait un accent pénétré à la fois d'enthousiasme et de mélancolie. Deux grosses larmes brilèrent comme deux diamants sous ses paupières demi-baissées, et un soupir doux tenu gonflait sa poitrine. Mais elle fit bien vite disparaître les traces de cette sensation bizarre, et, se levant, elle se suspendit au bras de sa tante, avec laquelle elle se promena dans le parc jusqu'aux approches de la nuit.

Quelques heures plus tard, dans le grand salon, du château, brillamment éclairé, venaient d'entrer le comte et la comtesse de Flavigny. Bientôt les deux battants de la porte principale s'ouvrirent de nouveau, et la douairière d'Apremont parut. Elle était plus grave et plus solennelle encore que de coutume. Elle s'avança lentement vers ses hôtes et leur annonça qu'elle allait enfreindre à regret les règles du cérémonial pour satisfaire une impatience d'ailleurs bien légitime.

— C'est à votre hôtel de Montaigu ou au château de Morsanges, ajouta-t-elle, que je devais accomplir la démarche dont

je vais m'acquitter ici. Mais je connais toute votre indulgence, toute votre bonne grâce, et je suis certaine d'avance que vous m'excuserez de grand cœur.

Après un court silence, elle reprit :

— Je viens vous demander pour mon fils, le marquis Gaétan d'Apremont, la main de votre nièce, mademoiselle Blanche de Flavigny.

Le comte s'empressa de répondre :

— Madame la marquise, mon consentement et celui de la comtesse vous sont acquis. Mais comme il s'agit de l'avenir d'une personne qui nous est aussi chère que notre propre fils, et que nous ne la marierons jamais contre son gré, il importe que nous la consultions. C'est ce que nous ferons ce soir même. Demain, avant son départ, j'aurai l'honneur de vous transmettre sa réponse, qui, je l'espère, sera conforme à nos vœux.

La portière d'un boudoir contigu au salon s'agita, et Blanche se montra pâle, sombre, résolue.

— Dès à présent, dit-elle d'un ton ferme, je consens à prendre pour époux M. le marquis Gaétan d'Apremont.

Raoul, qui l'accompagnait, blêmit et chancela.

— Ah ! ma cousine, murmura-t-il, vous faites votre malheur et le mien !

IV

Comme l'avait prévu le marquis, Roch Duhoux rencontra sur le chemin le facteur rural qui allait en tournée dans la campagne. Il l'aborda et lui confia les deux lettres en les recommandant au nom de la douairière d'Apremont et en ajoutant une pièce blanche à la recommandation.

Le facteur, sorte de coureur pédestre habitué à franchir assez rapidement les distances, arriva bientôt en vue de la Bénardière. Il allait y entrer lorsqu'il aperçut à cent pas Bénédicte accompagné de son vieil ami, le solitaire de la Gorge-aux-Loups. Il se dirigea vers eux et leur remit les deux missives portant l'empreinte du sceau seigneurial. Après quoi, il continua son chemin.

Bénédicte brisa le premier le cachet armorié et lut ce qui suit :

« Madame la marquise douairière d'Apremont attendra le père Bénédicte ce soir, vers huit heures, au château. Elle a une communication à lui faire et un ordre à lui donner. Exactitude et discrétion. »

La lettre adressée à M. Mathieu était ainsi conçue :

« Madame la marquise douairière d'Apremont désire consulter M. Mathieu. Elle le prie de venir ce soir, vers huit heures, au château, où elle se fera un plaisir de le recevoir. Empressement et mystère. »

Lecture faite, le père et le prétendu sorcier s'entre-regardèrent, puis, silencieusement, ils échangèrent leurs lettres. Lorsque chacun d'eux en eut pris connaissance, Bénédicte demanda à M. Mathieu ce qu'il en pensait.

— Les grandes dames ont parfois de singuliers caprices, répondit ce dernier. La marquise est sans doute plus superstitieuse qu'elle n'a voulu le paraître ce matin. Peut-être me croit-elle un vrai sorcier, et attend-elle de moi que je lui prédise l'avenir ou que je lui tire sérieusement l'horoscope de son fils.

— C'est ce que je présume aussi. Mais qu'ai-je à voir en cela ? Je ne devine assurément pas le rôle qui me sera dévolu.

Tandis qu'il s'exprimait de la sorte, Bénédicte se sentait l'âme envahie par un douloureux soupçon. Il rattachait l'incident des deux lettres au secret de famille qui, la veille, lui avait été révélé. Il parvint toutefois à se tranquilliser l'esprit en se disant que seul Roch Duhoux eût pu trahir ce secret, et que, vraisemblablement, il n'en avait eu ni le temps ni la volonté.

M. Mathieu était devenu pensif.

— Il serait indigne, répondit-il, de se méfier de cette hautaine et excellente marquise d'Apremont. Mais il est tout

simple qu'on prenne garde à ce Gaétan, à ce misérable marquis, capable des plus noires machinations. Voyons, ces lettres ne cacheraient-elles point quelque ruse, quelque stratagème de cet homme pour nous attirer dans un guet-apens ?

— Je le supposerais comme vous si la famille de Flavigny avait quitté le château ; mais elle doit y demeurer jusqu'à demain, et jusqu'à demain, croyez-moi, ce grand seigneur méchant et vindicatif n'osera rien entreprendre contre nous, dans la crainte de provoquer un scandale presque sous les yeux de mademoiselle Blanche, que bien certainement il ambitionne d'épouser.

— La charmante jeune fille ! Puisse-t-elle échapper au malheur d'avoir un pareil époux !

— Oui, murmura le père en étouffant un soupir et en re foulant une larme ; si elle s'unissait à lui, ce serait un ange en proie au démon.

Il y eut un silence d'un instant, pendant lequel le beau regard de Bénédicte se perdit dans les profondeurs de l'azur, tandis que ses lèvres, imperceptiblement frémissantes, paraissaient adresser une prière à Dieu pour le salut de Blanche de Flavigny.

— Irez-vous ce soir au château ? lui demanda son vieux compagnon.

— J'irai... Et vous ?

— Nous irons ensemble. Avec vous, mon brave enfant, je ne redoute rien.

— Merci, répondit gravement le père. Pour vous défendre, mon ami, je me ferais tuer.

En ce moment, le troupeau, qui cheminait devant eux sous la surveillance de Castor et de Pollux, arrivait à la grande porte de la ferme. Impatients de rentrer à la bergerie, les moutons se poussaient les uns les autres entre les deux battants et se grimpèrent sur le dos, malgré le coup d'œil sévère de leurs gardiens au poil roux, qui désapprouvaient évidemment cette précipitation.

Il n'y avait à la ferme que la mère Cazeau, qui préparait le souper. Le fermier était encore aux champs. Coquelicot et Muguettes avaient dû se rendre au marché de Tiffauges, et ils ne pouvaient être de retour que vers la nuit. Après avoir embrassé la fermière, Bénédicte pria de tremper la soupe pour M. Mathieu et pour lui, ajoutant qu'il leur était impossible d'attendre l'heure habituelle du repas, parce qu'une affaire urgente les obligeait de sortir avant huit heures du soir. La digne femme s'empressa d'obtempérer à ce désir. Elle leur servit deux grandes assiettes de soupe, restant du délicieux consommé qui, la veille, avait si bien réconforté Blanche de Flavigny. Le souvenir en vint à l'esprit du père et le rendit tout songeur. A travers les spirales de fumée légère qui exhalait un succulent arôme, ses yeux évoquèrent la belle et noble demoiselle dans toute son élégante simplicité, dans toute sa grâce spirituelle, et il se sentit comme une ineffable caresse au cœur. Mais bientôt, se moquant de lui-même il fit disparaître le brillant mirage par un effort de volonté en même temps que par le contact imprévu d'une cueillerée trop brûlante du potage campagnard.

La nuit commençait à s'étendre sur les plaines du Bocage, lorsque Bénédicte et M. Mathieu sortirent de la ferme pour se rendre au château d'Apremont. Depuis une heure le ciel s'était rempli de nuages sombres qui planaient comme de grandes ailes noires, interceptant par intervalles les rayons de la lune, dont le disque, souvent éclipsé, luttait pour imposer son pâle éclat. Ces nuages étaient sans doute les débris dispersés d'un orage lointain. Quoi qu'il en soit, ils flottèrent tout à coup si nombreux, si étendus dans l'air, que l'astre fut vaincu, et ne put qu'avec peine se dégager lentement de chaque voile ténébreux qui le couvrait. Quand les deux piétons arrivèrent en face du château, l'obscurité était épaisse, et ils ne purent distinguer à trois pas le visage d'un homme qui se dressa soudain devant eux. Ils remarquèrent seulement que cet homme portait la livrée d'un laquais.

—Suivez-moi, dit ce dernier. J'ai ordre de vous faire entrer par une poterne.

—Ordre de qui ? demanda M. Mathieu

—Ordre de madame la marquise douairière d'Apremont. Madame la marquise veut que vous soyez introduits secrètement.

Les deux lettres avaient préparé le pâtre et le solitaire à ces mystérieuses façon d'agir. Ils ne songèrent point à s'en étonner.

—Marchez, nous vous suivons, répondit Bénédicte d'un ton calme et résolu.

Un chemin de ronde côtoyait le château, décrivant une courbe allongée au bas d'un petit talus en pente douce qui régnait au bord des fossés. Le valet s'engagea dans le chemin. Il ne s'arrêta que vers une échancrure du sol, d'où l'on distinguait la lueur blanchâtre de l'eau qui baignait les murs du vieux manoir.

—Quatro marche à descendre, dit le laquais, et un bateau pour traverser la douve.

En même temps, il sautait dans une nacelle presque invisible, qui se balançait sous la pression, faisant gémir l'onde tourbeuse où les grenouilles croassaient leur aigre psalmodie au milieu des nénuphars et des roseaux.

—Voilà bien des précautions, murmura M. Mathieu à l'oreille de Bénédicte. Pas même une lanterne pour nous éclairer. Que signifie cela ?

—N'allez pas plus loin, cher maître, répondit le pâtre également à voix basse. Je tenterai seul l'aventure, et, si je pense que vous deviez me rejoindre, je vous prévenirai.

—Je ne vous quitterai pas, mon ami, répliqua le solitaire en entrant le premier dans le bateau.

Le pâtre s'y élança immédiatement. En moins d'une minute, la barque traversa le fossé et se heurta, en abordant, contre une marche de pierre devant l'orifice d'une poterne ouverte d'où s'échappait la vague clarté d'un falot.

Le laquais amarra la barque en l'attachant par une corde à un anneau de fer scellé dans le mur ; puis il s'engagea sous une voûte basse et humide au fond de laquelle grimpaient en spirale un étroit escalier.

—Trente degrés à franchir, dit le guide mystérieux. Patience et n'ayez point peur.

—Pourquoi aurions-nous peur ? demanda sèchement M. Mathieu.

—Faites-nous grâce de vos exhortations, répliqua d'un ton tranquille et fier Bénédicte. Nous n'avons pas besoin d'être rassurés.

Un rire presque imperceptible, semblable au sifflement d'une vipère, accueillit la réplique des deux amis. Légèrement stupéfaits, ils ralentirent leur ascension. Une particularité venait surtout de les surprendre, c'était la voix de leur conducteur. Elle s'était un peu élevée, ils avaient cru la reconnaître. Le pâtre surtout en avait eu l'oreille et l'esprit frappés. Il interrogea ses souvenirs ; sa mémoire lui rappela la parole et l'accent de Roch Duhoux. Mais comment croire que ce coquin fit déjà partie de la domesticité du château ? Comment admettre que, couvert de la livrée des gens d'Apremont, il eût été chargé d'une mission de confiance ? Il y avait là une invraisemblance qui amena un sourire d'incrédulité sur les lèvres de Bénédicte. Il se remit à monter d'un pas ferme, suivi de près par le solitaire de la Gorge-aux-Loups.

Bien avant qu'ils se fussent engagés dans cet escalier de tourelle à vis, un homme qui se tenait sur le palier du premier étage les attendait avec impatience, penché sur la rampe de pierre et prêtant l'oreille aux plus légères rumeurs qui venaient des fossés du château. C'était Gaëtan. L'esprit absorbé en une préoccupation exclusive, il n'entendait point ce qui se passait à l'instant même dans son appartement.

Deux coups secs et rapides frappés à la porte d'entrée n'ayant obtenu aucune réponse, la porte s'ouvrit par une impulsion de l'extérieur, et Raoul, pâle, sombre, irrité, pénétra dans la pièce principale, c'est-à-dire dans la bibliothèque. N'y

trouvant personne, il s'assit par un brusque mouvement, décidé qu'il était à attendre le marquis. A peine était-il là depuis cinq minutes qu'un bruit de pas, accompagné d'un frolement de robe, résonna dans l'antichambre. Une émotion subite le saisit. Il se leva et se jeta promptement dans l'embrasement d'une fenêtre, derrière les plis d'un rideau. Un instant après, la douairière d'Apremont entra. Elle venait annoncer à son fils l'accueil favorable qu'avait reçu sa demande, et le supplier de se rendre digne à l'avenir, par une conduite exemplaire, du bonheur inattendu que la destinée lui réservait. Comme elle ne l'aperçut pas dans la bibliothèque, elle crut qu'il était dans la chambre à coucher et s'y rendit. Elle passa ainsi devant une ouverture, l'ouverture, secrète, sans la remarquer. Il est vrai qu'une lampe seule, couverte d'un abat-joir et posée sur un bureau, éclairait vaguement la pièce, et que l'angle du mur où était pratiquée la porte mystérieuse se trouvait enseveli dans l'ombre. Elle revenait sur ses pas, lorsqu'elle vit soudain Gaëtan s'élançant vers l'entrée de la bibliothèque, pousser vivement les verrous, rebondir ensuite jusqu'au grand fauteuil blasonné qui se dressait en face du bureau, et s'y asseoir. Puis elle l'entendit prononcer ces mots singuliers :

—Ils sont venus ! les voilà !

En effet, il se fit presque aussitôt un bruit confus de pas. Instinctivement, la marquise se rejeta en arrière et se déroba dans les ténèbres de la chambre à coucher. En ce moment, trois hommes se montrèrent sous le rayonnement de la lampe : le premier, un valet, qu'elle fut toute surprise de ne point reconnaître comme étant un serviteur d'Apremont ; les deux autres, M. Mathieu et Bénédicte, qu'elle s'étonna plus encore de voir s'introduire si bizarrement chez son fils. Ne sachant que penser, mais pressentant quelque chose de grave, elle demeura immobile, silencieuse, et attendit.

Lorsque le pâtre et le solitaire se furent avancés dans la pièce, Duhoux referma la porte secrète, et le marquis se leva.

—Je vous salue, messieurs, dit-il d'un ton bref et sarcastique. Je vous remercie d'avoir si exactement répondu à l'appel que je vous ai fait. Vous êtes, en vérité, d'aimables gens.

—Pardon, monseigneur, répondit Bénédicte, c'est sur l'invitation de madame la marquise, non sur la vôtre, que nous sommes venus. Veuillez donc la faire prévenir de notre arrivée.

—Qu'à cela ne tienne. Asseyez-vous, et vous serez satisfaits.

En même temps, d'un geste de la main, le marquis désignait deux sièges à quelques pas de lui. M. Mathieu et Bénédicte y prirent place sans hésiter, quoiqu'ils commençassent à craindre d'être tombés dans quelque piège plus ou moins infernal préparé par Gaëtan.

—Mais j'y songe ! reprit le gentilhomme avec un redoublement d'apreté goguenarde : m'est avis que nous avons ensemble un petit compte à régler. Hein ! qu'en pensez-vous ?

—Je pense, répliqua le pâtre, qu'un règlement de compte ne vous serait pas favorable, et vous avez tort d'en parler. En effet, vous avez autrefois abreuvé de honte, plongé dans le désespoir M. Mathieu. Hier, il vous a reconnu, il pouvait vous tuer, et il ne l'a pas fait. Quant à moi, attaqué par vous l'épée haute, j'avais le droit de vous frapper en vous désarmant, et je me suis abstenu. Vous nous devez donc à l'un et à l'autre sinon de la reconnaissance, du moins quelques égards. Voilà, monsieur le marquis, le vrai bilan de notre situation.

—Dame je suis votre débiteur ?

—Débiteur insolvable sans doute, et peut-être débiteur malintentionné, répondit le solitaire. Oui, je lis dans vos yeux que, loin de vouloir vous acquitter envers nous, vous avez conçu la pensée de vous affranchir de vos créanciers.

—Bah ! par quel moyen ?

—Par un crime !

—Ah ! mille diables ! voilà qui prouve clair comme le jour que vous êtes un habile sorcier.

Et le marquis ricana lugubrement.

Il y eut comme un écho. C'était le valet qui ricanait aussi. Bénédicte et M. Mathieu dirigèrent leurs regards sur lui, et le reconnurent cette fois, car il avait le front découvert et s'inclina vers eux pour les saluer.

—Roch Duhoux ! s'écrièrent à la fois les deux amis stupéfaits.

—Moi-même, mes bons messieurs. Je suis depuis quelques heures au service de M. le marquis, et je serai au vôtre, quand il plaira à mon maître de l'ordonner.

Bénédicte et Mathieu se levèrent en silence et spontanément.

—J'attends une explication, dit brusquement Bénédicte. Qui nous a mandés ? Est-ce votre mère ? Est-ce vous ?

—C'est moi. Cela vous déplaît-il ?

—Si madame la marquise d'Aprémont n'a pas écrit les deux lettres que nous avons reçues, du moins elle vous les a dictées, n'est-ce pas ?

—Peuh ! elle ignore même que je vous ai écrit en son nom.

—Et vous l'avouez ! Mais vous reconnaissez donc que vous avez commis deux faux, sans doute pour combiner une ruse et cacher un guet-apens ?

—Eh bien ! oui, je le reconnais ! s'écria tout à coup le mar-



— Défends-toi, scélérat ! répliqua le pâtre terrible de résolution et de sang-froid. (Page 444).

ment. Il était manifeste que Bénédicte concentrait une résolution énergique de lutter contre toute agression, et que M. Mathieu se préparait tranquillement à mourir.

—Oh ! oh ! reprit Gaetan, qu'est-ce donc ? et pourquoi prenez-vous ces beaux airs d'athlète et de martyr ? Rien ne vous menace encore, messieurs, veuillez vous rasseoir, et continuons de causer.

Trop courageux et fiers pour se montrer inquiets dans un pareil moment, le pâtre et le solitaire se rassirent en prenant une attitude de suprême dédain.

quis avec un éclat de fureur. Je vous hais tous deux ! J'ai juré que je me vengerais, et je vais me venger ! Roch Duhoux, il est temps !

Ce mot était un signal convenu entre le maître et le valet. Celui-ci enleva en un clin d'œil une voltige du parquet, pesa violemment les deux ressorts invisibles, et tandis que les deux amis s'attendaient à être attaqués à coup de poignard, d'épée et de pistolet, le plancher bascula sous leurs pieds. Un abîme se creusa, et ils disparurent engloutis.

Les trappes se refermèrent, et le plancher reprit son aspect accoutumé.

Deux cris d'épouvante et d'horreur venaient de retentir.

— Ah ! le bandit !

— Ah ! l'assassin !

Puis la douairière et Raoul se dressèrent en face de Gaétan, qui recula frissonnant, atterré, comme devant une terrible apparition. La marquise était envahie par une émotion si poignante qu'elle ne songea point à s'étonner de la présence du vicomte dans l'appartement du marquis. Après un silence d'une minute à peine, silence pendant lequel les yeux regardaient effarés, les poitrines se soulevaient haletantes, la pauvre grande dame, s'adressant à Raoul, lui dit d'une voix vibrante et saccadée :

— Sauvez-les ! Appelez du secours ! Les malheureux sont tombés dans un gouffre ! Ah ! j'aurais dû prévoir le crime ! Mais je ne me souvenais plus qu'il y avait ici un affreux cachet, une horrible oubliette, qui ne rappelle cependant aucune violence du passé ! Allez vite, Raoul ! Moi, je reste et j'attends !

Lorsque le jeune homme se fut élancé hors de l'appartement, la douairière d'Apremont, livide comme un spectre, imposante comme un juge, fit lentement trois pas vers son fils, qui avait repris un peu d'aplomb et s'efforçait de paraître dédaigneux et railleur.

— Il y a cent ans, dit-elle d'un ton sourd et navré, Guy Enguerrand, sire et comte d'Apremont, se livrait ici à l'étude des sciences occultes. C'était un savant homme. Mais, à force de vouloir approfondir les mystères de la cabale, son imagination s'était exaltée si imprudemment qu'il était devenu fou. Notre aïeul croyait la pièce où nous sommes hantée par les démons. Pour les frapper de terreur et les mettre en fuite, il fit creuser la fosse profonde qui est là sous nos pieds, et qui a deux ouvertures, deux trappes à ressorts. Plus d'une fois il eut la conviction que, par l'adresse et la ruse, il était parvenu à plonger dans ces caveaux ténébreux les ennemis immatériels qui le tourmentaient. Mais ni lui ni aucun de ses descendants jusqu'à ce jour n'avait été assez cruel, assez impitoyable pour précipiter des vivants. Vous seul, mon fils, méchant et lâche que vous êtes ! avez pu concevoir l'inférieur d'en faire un *in-pace*, un tombeau, de la mettre au service de vos odieux ressentiments ! ah ! vous êtes le plus misérable des gentilshommes, et j'ai honte d'avoir donné la vie à un monstre tel que vous !

— Eh ! madame, vous exagérez tout ! répondit Gaétan avec un accent goguenard. Deux misérables m'ont offensé ce matin. Je les ai punis ce soir. Y a-t-il donc la de quoi vous faire crier anathème sur votre fils ?

— Taisez-vous, criminel ! N'ajoutez pas l'impudence au forfait. Vous avez voulu tuer ceux qui vous ont épargné. Vous venez de commettre deux nouvelles infamies : une ingratitude et une trahison ! Mais on vient, reprit-elle vivement, retirez-vous. Fuyez la réprobation qui s'élève contre vous à l'aspect des malheureux qu'on va retirer de l'abîme.

Le marquis hésita un instant. Puis il répondit avec une violence ironique :

— Eh bien ! non, je reste. Vive Dieu ! il ne me déplairait pas de contempler la grimace des deux coquins dont le diable a pris pitié. Aussi bien, je ne serai pas fâché d'entendre les insolences qu'on osera se permettre à mon égard. J'en prendrai bonne note, et tôt ou tard je les ferai payer cher, je vous en réponds.

— Oui ! vous jetez le masque parce qu'il ne peut plus vous cacher. Soit ! Puisque vous avez eu l'audace de rester, c'est moi qui vais sortir. Je ne veux pas assister au spectacle de votre arrogance ou de votre impassibilité, car je vous lancerai l'outrage à la face ou je vous maudirais !

Le marquis ne répliqua pas. Il se contenta de hausser les épaules ; il se renversa d'un air insouciant dans le grand fauteuil où il s'était tenu constamment assis devant sa mère qui demeurait debout. Le comte de Flavigny et Raoul, suivis de plusieurs domestiques portant des flambeaux, des échelles, des cordes et des fiocons remplis de spiritueux, pénétraient en toute hâte dans l'appartement.

Raoul avait appris au comte le guet-apens qui venait d'avoir lieu chez le marquis. Aussi, quand M. de Flavigny aperçut Gaétan, lui cria-t-il d'une voix indignée :

— Je vous félicite, monsieur ! Vous avez accompli là une brillante action ! Désormais, vous le comprenez, tout est rompu entre nous.

Un après sourire crispa les lèvres du marquis. Mais il resta muet.

— Oui, tout est rompu ! reprit la marquise morne et défaillante. L'union convenue entre nous est impossible. Ma conscience, d'ailleurs, me reprochait de l'avoir provoquée. Ah ! réjouissez-vous, monsieur le comte, que le hasard ou plutôt la Providence ait mis à nu devant vos yeux l'âme déloyale et perverse du marquis d'Apremont !... Et maintenant, reprit-elle, je vous confie le soin de veiller au salut des victimes, s'il est temps encore de les sauver.

À ces mots, d'un pas lent et lourd, elle se dirigea vers la porte. Il y avait dans sa démarche et sur son visage une solennité si douloureuse, une souffrance si péniblement contenue, que tout le monde excepté Gaétan, s'inclina en silence avec un respect sympathique, tandis qu'elle s'éloignait.

Lorsqu'elle eut disparu, le comte, Raoul et les valets se mirent en devoir de reprendre à l'abîme les deux ensevelis. Les trappes furent levées et solidement maintenues. Puis, à l'aide d'une corde, on descendit une lumière dans le gouffre pour en sonder la profondeur. Les ténèbres y étaient épaisses ; elles se dissipèrent un peu. Mais la lueur n'était pas assez intense pour éclairer la fosse, qui se creusait à plus de quarante pieds au-dessous de l'orifice béant. Cependant une vive inquiétude se peignait sur toutes les physionomies. Elle s'accusa plus expressive encore quand, après un appel sonore et plusieurs fois répété, on attendit vainement une réponse, un cri, un murmure, un soupir : aucun écho même ne renvoya la parole qui interrogeait. La crypte lugubre recevait le son sans le répercuter. Un effroi superstitieux s'empara des serviteurs du château, et pas un d'eux n'osa se proposer pour descendre au fond de la mystérieuse oubliette. Alors M. de Flavigny, voulant donner l'exemple du courage et du dévouement, ordonna qu'on lui ceignit les reins avec une corde, et qu'on le fit glisser le long des obscures parois qui inspiraient tant de terreur. Mais Raoul, avec une énergie pleine de tendresse filiale, combattit la résolution de son père et réclama pour lui l'honneur du danger. Il y mit tant d'insistance, il fut si éloquent, que le comte, cédant à son généreux désir, lui prit le front dans les deux mains, tout ému, l'embrassa, et lui dit avec orgueil :

— Va, mon enfant ! et puisse le ciel permettre que le brave cœur d'un bon gentilhomme répare le mal que vient de commettre l'âme sans foi ni loi d'un mauvais grand seigneur !

Disant cela, il jeta un regard méprisant sur le marquis. Gaétan reçut l'insulte sans broncher ; ses lèvres seules frémissaient presque imperceptiblement.

— Patience ! murmura-t-il, j'aurai mon tour.

En quelques minutes, le corps mince et flexible de Raoul fut entouré d'une sorte de câble, et balancé au-dessus de l'abîme avec une prudente précaution. Une rougeur pourpre, produite par l'exaltation, avait fait disparaître la pâleur habituelle de ses joues ; ses grands yeux bleus, presque toujours pensifs, s'étaient animés tout à coup ; ils avaient un éclat d'intrépidité qu'altérerait à peine la crainte de trouver deux mourants, peut-être deux cadavres, dans les replis du cachot où il descendait d'une si étrange façon.

— Plus vite ! cria-t-il. N'ayez pas peur pour moi ; j'ai hâte d'arriver au fond.

On accéléra, mais avec une lenteur calculée, le développement de la corde, et bientôt une secousse imprimée à cette corde prévint ceux qui s'étaient chargés de la tenir que le jeune vicomte avait pris pied sur le sol invisible où gisaient, évanouis ou morts, le père et le solitaire de la Gorge-aux-Loups.

Anxieux et haletants, le comte et ceux qui l'entouraient se

tenaient penchés sur le gouffre, s'efforçant d'apercevoir à travers l'obscurité, et prêtant une oreille inquiète aux moindres rumeurs qui montaient vers eux. Mais rien de distinct, aucun bruit révélateur de ce qui se passait dans les entrailles du souterrain ne s'en échappait. Un long moment s'écoula ainsi, un de ces moments qui semble éternels, parce qu'on ne songe pas même à en préciser la durée. Soudain on entendit deux vibrations, deux cris, deux mots :

— Vivants ! vivants !

C'était la voix de Raoul qui venait de les proférer.

Le jeune vicomte, en effet, avait acquis la certitude qu'un souffle et une plainte s'étaient exhalés près de lui. Tout frémissant d'espoir, il avait spontanément articulé sa joie dans une exclamation. En réalité, rien ne lui prouvait que, pour n'être point morts, ceux qui excitaient sa généreuse pitié fussent bien loin de rendre le dernier soupir. Il tenait une lanterne à la main, et il en dirigea rapidement les rayons sur eux. Il vit d'abord Bénédicte, puis M. Mathieu. L'un et l'autre étaient enfoncés dans un lit de vase qui, ayant amorti leur chute, les avait empêchés de se briser la tête et les membres en tombant sur le roc dont était pavée la profondeur du cachot. Il paraissait évident qu'ils n'étaient qu'étourdis, contusionnés, et qu'après avoir perdu connaissance ils reprenaient l'usage de leurs esprits. Tout joyeux, Raoul acheva de les ranimer en leur faisant respirer des sels et boire quelques gouttes d'un puissant cordial. Presque aussitôt ils retrouvèrent toute leur intelligence, tous leurs souvenirs, et reconnurent celui qui les assistait. Alors ils se levèrent, non sans un peu de peine, et remercièrent leur libérateur avec un vif sentiment de gratitude et d'admiration. Si la lanterne eût éclairé en cet instant le visage de Bénédicte, Raoul eût aperçu deux grosses larmes éclatantes d'enthousiasme dans les yeux du père fixés sur lui.

— Sortons au plus vite de cet antre hideux, dit le jeune vicomte presque gaiement. On nous enlèvera l'un après l'autre. le plus âgé d'abord ; puis vous, Bénédicte ; enfin moi, le dernier.

Le père et le solitaire voulurent protester contre cette décision ; mais le jeune vicomte soutint qu'il avait seul le droit de donner des ordres, puisqu'il était chargé d'une mission de salut, et il exigea qu'on lui obéît. En même temps il détachait la corde dont ses reins étaient entourés, et la nouait lui-même autour du corps de M. Mathieu. Après quoi, faisant de ses deux mains un porte-voix, il s'écriait :

— Holà !... hissez !... Ferme !

Ce signal ayant été entendu et compris, M. Mathieu fut enlevé comme par enchantement ; il apparut bientôt, sain et sauf, aux regards étonnés et joyeux du comte et des serviteurs d'Apremont. Gaétan, lui, s'était brusquement levé. Il s'attendait à voir un homme brisé, anéanti, expirant. Aussi sa stupeur fut-elle indicible à l'aspect du sorcier se dressant sur le parquet, dénouant lui-même ses liens à la hâte, déclarant d'une voix calme qu'il n'était point blessé et que son campagnon n'avait pas souffert plus que lui. Il y avait là une sorte de miracle pour le marquis. Car, une année auparavant, il avait eu la fantaisie de visiter l'oubliette, il y était descendu au moyen d'une longue échelle, et il avait pu remarquer qu'un gisement de pierre granitique en occupait le fond. Mais il ignorait que depuis lors le mur de soutènement s'était fendu, qu'un flot bourbeux s'échappant de la douve extérieur était venu recouvrir la dalle de granit, et que cette vase, épaisse de trois pieds environ, se refroidissant et se durcissant à demi, avait pour ainsi dire matelassé le roc. Il fut tenté de croire à un sortilège, et demeura tout à la fois furieux et interdit.

Cependant le sauvetage se continuait. Bénédicte émergeait à son tour de l'ombre du cachot ; puis venait Raoul, qui avait obstinément maintenu son droit de sortir le dernier. M. de Flavigny le reçut dans ses bras et le pressa contre son cœur avec une tendresse pleine de fierté. Après quoi, sur le point de quitter l'appartement, le comte se tourna vers le marquis.

— Laissez-moi vous donner un conseil, monsieur, lui dit-il ; méfiez-vous de vos penchants vindicatifs et cruels. Il y a une

justice ici-bas, il y a une Providence là-haut, et tôt ou tard le crime est expié, même quand la naissance et la fortune protègent le criminel !

— Conseil pour conseil ! répliqua Gaétan de son ton le plus ironique et le plus amer. Méfiez-vous de vos sentiments généreux, monsieur le comte. Ils viennent de vous faire commettre, à votre insu, une maladresse dont vous aurez peut-être un jour à vous repentir, car la naissance et la fortune ne protègent pas contre le ridicule, la honte et même le déshonneur.

Ces arrogantes paroles remuèrent tous les esprits. Un sentiment d'indignation, auquel se mêlait un peu de curiosité, se peignait dans tous les regards.

— Je ne vous comprends pas, dit le comte avec plus d'étonnement que de colère. Expliquez-vous.

— Priez madame de Flavigny de vous raconter l'histoire de mademoiselle Valérie de Morsanges et de Gérard Keller. Cette histoire vous édifiera, à coup sûr. Moi, j'ajouterai ensuite un curieux épilogue au récit.

Le comte eut un tressaillement. Troublé d'abord, il reprit bientôt tout son sang-froid.

— Je connais parfaitement cette histoire, répondit-il avec calme. Quand à l'épilogue, quel qu'il soit, je refuse de l'entendre, car je soupçonne que c'est un mensonge ou une calomnie.

— C'est une pure vérité, répliqua Gaétan, et je tiens à vous en convaincre. Ecoutez-moi donc.

Mais il n'ajouta pas un mot. Ses yeux venaient de rencontrer ceux du père, qui, d'un bond, s'était élancé près de lui. Bénédicte l'envisageait si terriblement, qu'en dépit de lui-même son audace l'abandonna, et il resta muet. Il était encore sous le magnétisme de ce regard effrayant, lorsqu'une servante entra tout effarée, en s'écriant que la marquise d'Apremont se mourait. Cette nouvelle inattendue fit diversion à ce qui se passait entre le comte et le marquis. Saisi d'une émotion extraordinaire, Gaétan traversa rapidement la bibliothèque, il en franchit le seuil et disparut. Cette précipitation ressemblait au mouvement irrésistible de l'anxiété filiale. Mais nul ne s'y méprit, et chacun devina qu'il se cachait dans l'impétuosité du mauvais gentilhomme une toute autre nature de sentiment.

Il arriva le premier dans le grand salon où se trouvait sa mère. Elle venait de s'évanouir. Etendue sur un divan, elle était entourée de la comtesse, de Blanche et de quelques femmes de chambre qui s'efforçaient de la ranimer. Au bout d'un instant, elle souleva ses paupières, qui retombèrent presque aussitôt. Il se passa encore quelques minutes, puis elle ouvrit ses yeux si grands qu'ils parurent démesurés. Elle reconnut d'abord mademoiselle de Flavigny, et lui dit avec un soupir navrant :

— Blanche, réprouvez pas mon fils. C'est... un infâme !

Comme elle achevait ces mots, elle aperçut Gaétan et frissonna.

— De quoi, murmura-t-elle ensuite, je veux être debout !

Appuyée sur ses caméristes, elle se leva. Elle était blême comme un fantôme ; ses orbites se creusaient dans une ombre opaque d'où s'échappaient l'éclair sinistre d'une pupille dilatée outre mesure ; ses lèvres amincies et bleuâtres se cernaient de bistre. Elle se tenait droite, imposante, pleine d'une sombre majesté. Bientôt, repoussant les femmes qui la soutenaient, elle marcha seule, lentement, péniblement. Elle fit ainsi le tour du salon, s'arrêtant devant les portraits de famille pendus aux lambris, les considérant avec une morne expression : mères riantes châtelaines, graves abbeses, ancêtres de haute mine qui avaient tous laissé dans les annales du pays un grand renom de droiture et de générosité.

Lorsqu'elle eut terminé cette revue des aïeux, la douairière s'arrêta.

— O vous ! dit-elle en promenant un regard demi-circulaire sur les portraits, vous qui étiez aimés, vénérés de tous, vous dont l'âme était plus noble encore que le blason, pardonnez-moi ! Pardonnez-moi d'être la mère d'un gentilhomme mé-

prisé, haï, qui a fait mentir votre sang et a mis sous ses pieds l'exemple de vos grandes vertus.

Dirigeant alors ses yeux sur son fils, impassible à quelques pas d'elle, elle reprit d'une voix qui faiblissait :

—Malheureux ! je sens que la vie m'échappe...et vous aurez abrégé mes jours. N'importe ! je n'appellerai pas sur votre tête la justice divine...Je meurs sans vous maudire... Adieu !

On avait approché d'elle le grand fauteuil seigneurial. Elle tomba toute frémissante, posa son front contre l'écusson sculpté, exhala un sanglot, et rendit le dernier soupir.

Les assistants s'agenouillèrent. Le marquis se contenta de s'incliner. Il était très-pâle, mais sa physionomie avait comme un reflet de contentement intérieur.

Un quart d'heure plus tard, il était seul enfermé dans son appartement. Il examinait avec attention un registre sur lequel figurait l'état détaillé de la fortune maternelle, qui se montait à cent mille livres de revenu.

—A merveille ! murmura-t-il. Je suis plus riche encore que je ne le supposais. Dans huit jours, je mènerai de nouveau vie joyeuse et grand train à Paris.

Comme il s'exprimait ainsi, la porte secrète s'ouvrait sans bruit. Roch Duhoux, qui avait prudemment disparu tandis qu'on délivrait Bénédicte et M. Mathieu, se hasardait à rentrer. Il entendit les paroles de son maître, et s'écria :

—Ah ! monseigneur, avec votre permission, je vous suivrai. J'ai hâte de quitter le pays, où je crains désormais la vengeance du père et du sorcier.

—Rassure-toi, poltron. Je te garde à mon service et je t'emmène avec moi. Là-bas tu peux m'être utile, coquin !

V

Deux jours après les événements qui précèdent, on enterrait la douairière d'Apremont. Sa dépouille mortelle, portée en grande pompe à l'église du village, était déposée dans un caveau seigneurial au pied du maître-autel.

La cérémonie terminée, et lorsque le marquis Gaetan eut reçu les compliments de condoléance et les saluts d'usage de ceux qui avaient assisté aux funérailles, il respira bruyamment, comme un homme enchanté d'être débarrassé d'un grand ennui et de reprendre possession de lui-même en toute liberté. Il se mit d'abord à table et mangea de manière à prouver que sa conscience ne gênait en rien son estomac : puis il se rendit dans le grand salon, où il se renversa sur une ottomane. Il parut bientôt plongé en une sorte de béatitude. Evidemment il se réjouissait à la pensée de son brusque changement de situation, et sa physionomie exprimait l'ineffable satisfaction que lui causait sa nouvelle fortune. Pas un soupir, pas une larme, d'ailleurs, ne témoignait en lui le plus léger chagrin de la perte de sa mère. Dans sa franchise d'insensibilité, il dédaignait même d'avoir recours à l'hypocrisie d'un regret apparent.

Bientôt, cependant, un nuage s'étendit sur son front, une préoccupation orageuse s'empara de son esprit. Il se leva tout à coup et marcha de long en large dans le salon. Ses pas s'accéléraient peu à peu traduisirent la vivacité croissante de ses sentiments mystérieux, qui devinrent trop énergiques pour être longtemps refoules, et éclatèrent enfin dans un monologue plusieurs fois interrompu.

—Ma voici plus opulent que je ne l'ai jamais été, dit-il. Je ne serai pas assez sot pour me dissimuler que j'en suis profondément heureux. Mais faut-il donc que l'homme ait toujours dans l'âme une ambition déçue, un désir inassouvi ? J'ai beau m'exalter l'imagination par la perspective des fêtes et des triomphes qui m'attendent à Paris, je ne puis m'arracher du cœur l'image éblouissante de cette Blanche de Flavigny qui m'échappe. Quand je ne possédais rien que l'espérance toujours incertaine d'un brillant héritage, je croyais que cette jeune et belle créature ne devait être pour moi qu'un instrument destiné à me refaire une grande fortune. Mais depuis

que le hasard a rempli, sans son concours, mon coffre-fort lamentablement vide, je comprends que je l'aime, cette aimable enfant, cent fois plus que je n'en doutais. Oui, sa pensée s'agit en moi comme une salamandre dans une flamme ; en dépit de ce qui s'est passé, je ne songe qu'à me rapprocher d'elle, et, contre toute vraisemblance, je nourris encore l'espérance de l'épouser. Ah ! pourquoi ai-je cédé à un élan de colère ? Pourquoi ai-je proféré d'imprudentes paroles, qui m'ont sans doute attiré la haine du comte de Flavigny ? Mais, reprit-il après une pause et avec un accent délibéré, j'aurais vraiment tort de perdre courage et je serais absurde d'abandonner la partie. Après tout, mon jeu est encore très bon ; j'ai dans la main de grands atouts. un superbe héritage, un secret important. N'est-ce donc pas assez, avec un peu d'audace et d'adresse, pour vaincre les résistances et m'emparer de celle que j'adore ? Eh ! oui, c'est assez ! C'est même plus qu'il n'en faut. Je retarde mon départ, je demande une entrevue au comte, j'atténue mes torts par d'ingénieux subterfuges, je rentre en grâce, et j'épouse avec enthousiasme mademoiselle de Flavigny, trop heureuse de s'assurer de mon silence à ce prix. On a vu se réaliser des choses plus impossibles que cela, et j'en veux tenter l'aventure dès demain.

Il appuya sur un timbre sonore. Un valet parut. C'était Roch Duhoux.

—Ah ! ah ! c'est toi, faquin ? dit le marquis. Il paraît que tu prends ton emploi au sérieux ?

—Je m'efforce, monseigneur, d'être à vos yeux un serviteur zélé.

—C'est parfait. Tout est-il prêt pour mon départ ?

—Pas encore, mais bientôt. Monseigneur m'a prévenu qu'il ne partirait que demain. Est-ce que monseigneur désire se mettre en route aujourd'hui même ?

—Au contraire. J'ajourne mon voyage à Paris. Qu'on suspende les préparatifs.

Duhoux fit une grimace de désappointement.

—Monsieur le marquis a peut-être tort, dit-il avec aplomb.

—Pourquoi ça, drôle ?

—Parce qu'après la réplique violente, injurieuse, que vous avez adressée, il y a deux jours, au comte de Flavigny, il est à craindre que vous n'avez bientôt sur les bras quelque méchante affaire. La mort de madame la marquise, votre mère, a suspendu, mais non calmé la colère du comte. Rappelez-vous ses dernières paroles lorsque après la mort de votre mère il prenait congé de vous. "Nous nous reverrons !" vous a-t-il dit en baissant la voix et en vous lançant un regard irrité.

—Bah ! rassure-toi, j'ai mon plan, et j'espère que tout cela finira par un dénouement de comédie.

—Pour vous, monseigneur, c'est possible ; mais pour moi ?

—Poltron ! de quoi as-tu peur ? Est-ce que je ne te protège pas ?

—Assurément, et je vous en remercie. Mais c'est égal, je ne suis pas très-rassuré. Le père soupçonne, à coup sûr, que je vous ai conté l'histoire de mademoiselle de Morsange et de Gérard Keller. Il m'avait fait jurer que je me tairais, il doit donc m'en vouloir mortellement d'avoir parlé ! Quel être bizarre ! Quel original ! Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai aperçu rôdant autour du château. Il me guette sans doute pour me jouer quelque mauvais tour. Je n'ose pas sortir. C'est que s'il me tenait entre ses doigts, de vrais muscles d'acier, il serait capable de m'étrangler ni plus ni moins que si j'étais un chien enragé. Et pourtant je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

—Parbleu ! tu es un ange, c'est convenu. A ce compte même, tu devrais souhaiter de mourir, car tu irais tout droit en paradis.

—Pas si pressé ! La vie ne me déplaît point. Mais j'en jouirais bien mieux loin d'ici.

—Bon voyage, et va-t'en tout seul.

—Du tout. Je ne vous quitte pas, monseigneur. J'attendrai votre départ.

—En attendant, arme-toi de pied en cap pour te défendre si l'on se permet de t'attaquer.

—Croyez-le bien, je ne m'aventurerai dehors que muni d'un formidable appareil de guerre.

—Entendons-nous cependant. Je veux que tu restes sur la défensive et que tu ne frappes le pâtre que pour repousser une agression. Je ne tiens pas à ce qu'il meure maintenant. J'ai même intérêt à ce qu'il vive, car son existence, qui est une menace pour la famille de Flavigny, peut servir mes projets.

—S'il en est ainsi, monseigneur, on l'épargnera.

Duhoux se retirait. Le marquis le rappela.

—Dans une heure je sortirai, dit-il. Qu'on tienne prêts deux chevaux de selle. Tu m'accompagneras.

—Je vous demande la permission de mettre dans les fontes de ma selle deux pistolets d'arçon.

—A ta guise. Tu trouveras tout un arsenal dans mon appartement.

—Je l'ai déjà vu. Monsieur le marquis ne désire pas que je lui prépare aussi une paire de pistolets ?

—C'est inutile. J'ai mon épée, une fine lame, et cela me suffit. D'ailleurs je n'ai pas envie d'aller me battre ; je compte aller souper gaiement.

—Gaiement ! répéta le valet surpris, si dépravé qu'il fût, qu'un fils songeât à s'amuser le jour de l'enterrement de sa mère.

—Eh ! pardieu ! crois-tu donc que je sois homme à me morfondre et à bâiller ici plus longtemps sans chercher une distraction ? Je sais à Montaigu une honnête demeure où l'on joue gros jeu, où l'on passe la nuit le plus agréablement du monde. Eh bien ! je veux m'y rendre incognito, car je sens que si je restais ce soir dans Apremont, j'y périrais de marasme et de consommation.

—J'ignore quels sont vos projets, monsieur le marquis ; mais n'est-il pas à craindre que votre séjour à Montaigu ne vous fasse de nouveau beaucoup de tort dans l'esprit de la famille de Flavigny, qui peut en être instruite par hasard ?

—Peuh ! je serai circonspect. Et puis je suis sûr de la discrétion de ceux que je rencontrerai dans l'aimable tripot. Demain, je serai tout rendu pour me présenter à l'hôtel de Flavigny, comme j'y suis résolu.

—Ah ! monseigneur, vous êtes vraiment hardi !

—Imbécile, il n'y a que l'audace qui mène rapidement au but.

Une heure après, Duhoux prévenait son maître que les chevaux, sellés et bridés, attendaient dans la cour.

—En ce cas, à cheval ! dit Gaétan.

Mais le valet ne bougea pas.

—Eh bien ! m'as-tu entendu ? reprit le marquis. Pourquoi es-tu planté là immobile comme un terme ? As-tu quelque nouvelle à me communiquer ?

—Oui, répondit le laquais en secouant la tête. D'abord j'ai vu se glisser de nouveau derrière les haies autour de cette demeure la sombre figure du pâtre Bénédicte. Puis il a disparu et alors un gars de la Bénardière, nommé Coquelicot, l'a remplacé. Ce Coquelicot, je le devine, fait sentinelle pour avertir l'autre dès qu'il me verra sortir.

—Et tu désires que je te dispense de me suivre, n'est-ce pas ? Décidément la bravoure ne fera jamais de toi un héros.

—Oh ! je suis en mesure de me défendre, et je n'ai pas peur. Ce qui ne m'empêche pas de reconnaître que vous m'avez fait là un rude ennemi.

—Tant que tu seras avec moi, je te réponds qu'il n'osera pas toucher à un seul de tes cheveux.

—C'est possible. Mais, s'il me rencontre sans vous, gare à ma tête !

—Il te la cassera sans doute. Peuh ! il n'y aura pas grand mal ; elle est déjà fêlée.

Roch Duhoux ne répliqua pas. Mais sa bouche eut une de ces grimaces impertinentes qui, plus sûrement que la parole, font rebondir l'ironie vers celui qui l'a lancée le premier. Gaétan comprit-il cette repartie muette ? Toujours est-il qu'il ajouta brusquement :

—Voyons, est-ce tout ce que tu as à me dire, faquin ?

—Non, monseigneur.

—Achève, et dépêche-toi.

—Monsieur le marquis n'ignore pas que le comte de Flavigny et son fils assistaient aux funérailles.

—Parbleu ! ils ne m'ont pas dit un seul mot. Il ne m'ont pas même salué, les insolents !

—Plus d'un gentilhomme en a fait aussi la remarque. Au sortir de l'église, le marquis de Lescure et le comte de La Rochejacquelein, qui eux-mêmes se sont montrés à peine polis, lui ont demandé la cause de sa froideur. Il leur a répondu, dit-on : " Dans quelques jours j'irai vers lui, mais l'épée à la main. " Alors les deux jeunes seigneurs lui ont souhaité bonne chance, et sont partis.

—Qui a entendu cela ! qui a vu cela ?

—Une servante du château. Elle passait près du groupe au moment où ces paroles étaient prononcées. Elle vient de me les répéter à l'instant.

Gaétan devint soucieux.

—Est-ce que la réconciliation serait impossible ? murmura-t-il. Est-ce qu'il me faudrait renoncer sérieusement à la possession de cette ravissante Blanche de Flavigny ? Vive Dieu ! j'espère bien que non. Qu'on y prenne garde toutefois ! qu'on ne me pousse pas à bout ! car, j'en fais le serment, il y aurait du scandale dans le pays.

Son regard étincela, ses lèvres se crispèrent. Toute sa physionomie refléta un sentiment haineux et vindicatif.

—Partons ! s'écria-t-il.

Et il se lança violemment hors du salon. Duhoux le suivit. Il se disait tout bas !

—Je commence à croire que j'ai fait une sottise en révélant à ce marquis l'ancien secret du lac de Grand-Lieu.

Le maître et le valet sortirent à cheval du château ; le maître avec une épée de combat qui heurtait les flancs de sa monture, le valet avec deux pistolets accrochés à l'arçon de sa selle, et un couteau de chasse pendu à un cinturon qui lui serrait les reins. Tandis qu'ils descendaient au trot la colline sur laquelle est assis le manoir féodal d'Apremont, le soleil commençait à se coucher dans un océan de feuillage, empourprant de ses rayons obliques le sommet des vagues de verdure qui ondulaient jusque dans les profondeurs de l'horizon. Traversé de nuages épars, le ciel refléchissait toutes les couleurs du prisme se dégradant avec une ineffable harmonie, et formait au-dessus de la campagne comme une vaste coupole étincelante des plus merveilleuses incrustations. Mais ni Gaétan ni son laquais ne songaient à contempler cette gloire de l'astre à demi disparu. L'un tout en caressant l'espoir d'une distraction mondaine, s'efforçait de raffermir sa conscience, si médiocrement scrupuleuse d'ailleurs, contre l'atteinte d'un remords secret ; l'autre, craignant sans cesse de voir fondre sur lui à l'improviste la vengeance de Bénédicte, lançait à tout propos et de tous côtés des coups d'œil anxieux. Il ne se doutait cependant ni l'un ni l'autre qu'ils fussent suivis de près par un jeune paysan, lequel glissait sans bruit derrière les buissons, profitant des moindres aspérités du sol et des plus petites touffes des genêts pour se cacher ou bondir avec la vive souplesse d'un acrobate ou d'un contrebandier. Ce gars, aussi agile que circonspect, était Coquelicot lui-même. Depuis une heure, le pâtre l'avait chargé d'épier la sortie de Roch Duhoux, et il avait rejoint son troupeau qui paissait dans un pré à peu de distance d'Apremont.

Tandis que l'alerte Justin courait ainsi d'un pas furtif et sans éveiller un soupçon sur les traces du marquis et du valet, Bénédicte, lui, marchait rapidement dans l'enclos où il avait parqué ses moutons. Son beau visage, profondément triste, traduisait les pensées navrantes dont son esprit était agité. Tout à coup il s'arrêta, appuya son coude contre un arbre, mit son front dans sa main, et dit avec des larmes dans la voix :

—Hélas ! c'en est fait ! le secret qui pèse sur ma naissance appartient maintenant à deux misérables, et tôt ou tard il

sera divulgué. Déjà même ce Gaétan d'Apremont a failli en accabler le comte de Flavigny. Ah ! si je ne puis empêcher cette révélation, il est du moins en mon pouvoir d'en atténuer les conséquences funestes, peut-être même d'en détruire complètement le redoutable effet. Un double devoir m'est donc imposé. Il faut d'abord que je contraigne à se battre le coquin qui a trahi son serment. Je le tuerai, je l'espère, et je ferai disparaître ainsi le seul témoin qui puisse affirmer qui je suis. Lui mort, je partirai, j'irai devant moi, au hasard, priant Dieu de m'infliger l'expiation, et d'épargner la pauvre grande dame, innocente et victime, qui m'a donné le jour.

Après un instant de silence, il reprit avec une sorte de véhémence douloureuse :

— Ah ! que ne puis-je également rendre muet le marquis Gaétan d'Apremont ! Pourquoi ne suis-je qu'un pauvre diable, une espèce de manant, comme on dit, et n'ai-je pas le droit de me mesurer avec ce horrible grand seigneur ? Dieu aiderait mon courage et communiquerait à mon bras l'audace et l'adresse qui font frapper au cœur. Mais, si méprisable qu'il soit, un marquis ne se bat pas avec un serf, et il rirait de la provocation d'un rustre tel que moi, puis il me ferait bâtonner par ses gens, et chacun lui donnerait raison. Hélas ! le monde social où nous vivons est vraiment étrange, et je comprends parfois les révoltes de l'orgueil plébéien dont fourmille l'histoire contre l'insolence et la tyrannie des préjugés de caste... Mais que dis-je, et à quoi vais-je penser ? poursuivait-il d'un ton plus calme, il s'agit bien pour moi de m'insurger contre les inégalités qui m'entourent ! Il est sage de se soumettre, de laisser à la marche rationnelle des idées, au progrès lent et continu de l'esprit humain, le soin de corriger les abus, de rapprocher les rangs, de réformer les mœurs, de courber enfin les grands comme les petits sous l'inflexible niveau des lois. Puisque je ne suis pas l'égal d'un bandit titré, je veux du moins m'élever à la hauteur d'un honnête homme, et me prouver à moi-même que la noblesse de l'âme n'est pas l'attribut exclusif de la noblesse des parchemins. Je quitterai donc ce pays, et quoi qu'il arrive, quelque infamie que commette Gaétan, ma présence ici ne lui servira pas du moins de complicité !

A peine achevait-il de prononcer ces mots qu'un cri plaintif et prolongé, semblable au gémissement d'un hibou, retentit à travers le silence du soir. Le père se redressa et prêta l'oreille en retenant sa respiration. Un instant après, un nouveau cri de même nature, mais plus rapproché, se fit entendre. *Bénédict* :

— C'est bien le signal convenu entre Justin et moi. Roch Duhoux se dirige donc de ce côté ? S'il en est ainsi, je rends grâce à la Providence qui me l'envoie au moment où je suis le plus impatient de le rencontrer.

Disant cela, il s'élançait dans la direction d'où partait le mystérieux appel. Caché derrière une haie de troëne qui régnait autour du pré, il écarta les branches flexibles et se mit aux aguets. Il avait sous les yeux un entre-croisement de plusieurs chemins qui faisaient carefour. Au milieu s'élevait un beau châtaignier ombrageant un banc d'herbe et de mousse. La pâle clarté de la lune et les derniers reflets rouges du soleil, se mêlant dans une teinte bizarre, venaient se jouer au milieu des feuilles légèrement agitées du grand arbre, qui semblait ainsi s'animer fantastiquement. *Bénédict* pressentit que quelque chose d'étrange allait se passer, ce soir-là, dans l'endroit qui s'offrait à son regard sous un aspect si saisissant.

En effet, tandis qu'il était immobile, vigilant, le piétinement d'un cheval attira son attention dans le sens opposé aux deux cris qui l'avaient prévenu de se tenir en éveil. Presque à ce même instant, un cavalier parut dans le carefour. Il fit halte et sembla indécis. Il se demandait sans doute quel chemin il devait prendre parmi ceux qui s'offraient devant lui. Ce cavalier était un gentilhomme. A la délicatesse un peu grêle de ses formes, à la blancheur de son visage imberbe, encadré de cheveux blonds, on s'apercevait assésément qu'il était jeune, de cette première jeunesse où tout est charmant,

même la mélancolie, même le chagrin. Il avait une attitude triste et gracieuse ; sa physionomie se montrait pensive, un peu sombre, mais avec une inexprimable douceur. Il leva la tête pour contempler le disque de la lune nageant dans un lac d'azur, et le père se sentit tressaillir. Il venait de reconnaître Raoul de Flavigny. Son émotion ne s'était pas encore dissipée, lorsqu'un autre gentilhomme, suivi d'un domestique, déboucha dans le rond-point, comme s'il se portait à la rencontre du premier. *Bénédict* frissonna cette fois, et d'une voix stridente prononça les noms de Gaétan d'Apremont et de Roch Duhoux.

Tout agité de cette double secousse, il se consultait en lui-même et ne savait que résoudre, quand le dialogue suivant vint interrompre ses préoccupations et de nouveau le rendre attentif.

— Vicomte Raoul, je vous salue, dit le marquis en arrêtant son cheval à trois pas du jeune cavalier. Parbleu ! reprit-il, je ne m'attendais pas à vous trouver ce soir sur le chemin d'Apremont.

— Ni moi, à vous voir dans la direction de Montaigu, répondit sèchement Raoul. N'importe ! je souhaitais de vous rencontrer promptement, mon souhait s'est accompli. Dieu soit loué !

— Et pourquoi, je vous prie, étiez-vous si désireux de me joindre ? Puis-je vous rendre quelque service ? Parlez.

— Vous pouvez me rendre raison ; et c'est ce que vous allez faire à l'instant même ! répliqua Raoul avec une soudaine énergie.

Le marquis affecta d'être stupéfait.

— Allons donc ! s'écria-t-il. Un duel entre nous ! Pourquoi cela ? Que me reprochez-vous ? Est-ce que vous auriez la singulière prétention de vous constituer le vengeur de deux insolents que j'ai voulu punir en leur infligeant quelques jours de cachot ? Ce serait de la folie, morbleu !

Le jeune gentilhomme haussa les épaules et répondit d'un ton méprisant :

— Ne mentez donc pas ! Votre intention était de les tuer ! Mais ce n'est pas là mon affaire. Cela regarde la justice humaine, trop impuissante, hélas ! à frapper les criminels, lorsqu'ils sont de grands seigneurs. Moi, je suis venu pour venger la comtesse de Flavigny, ma mère, que vous avez voulu calomnier. La mort de la marquise d'Apremont a pu seule ajourner l'effet de ma colère. Allons, monsieur, l'épée au vent !

Et Raoul, d'ordinaire si réservé, si timide, avait la mine hautaine et rayonnante d'intrepidité. Il se disposait à mettre pied à terre. Un mot de Gaétan le retint à cheval.

— Je ne me battraï pas avec vous, mon cher vicomte, dit tranquillement le marquis.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Pour plusieurs raisons.

— Dites-les. J'écoute.

D'abord, je ne saurais consentir à me battre avec un tout jeune homme, presque un enfant. Si je devais croiser le fer avec quelqu'un de votre famille, ce serait avec le comte de Flavigny.

— Et c'est là justement ce que je veux prévenir, car je soupçonne que mon père a résolu de vous provoquer demain. Moi, je vous provoque aujourd'hui pour avoir un droit d'antériorité. Vous dites que je suis presque un enfant, soit ; mais, un enfant capable de souffleter un homme, je vous en prévient.

Un éclair menaçant traversa le regard de Raoul. Gaétan s'en aperçut ; il comprima un mouvement d'impatience ; puis, s'efforçant de sourire :

— Ne vous fâchez donc pas ainsi ! dit-il. Apprenez, cher vicomte, que je me rends ce soir à Montaigu. Demain, dans la matinée, je me présenterai à votre hôtel pour offrir au comte des excuses sans restriction. Un emportement coupable m'a fait prononcer devant lui des paroles violentes, et je suis au désespoir de l'avoir offensé. Mon amende honorable sera, je vous l'affirme, pleine de franchise, de sincérité. J'espère fléchir l'irritation de l'excellent gentilhomme. Après quoi, je le sup-

plierai de me recevoir en grâce, et nous reprendrons ensuite les projets d'union que nos deux familles avaient formés, et que le grand héritage qui m'est échu doit rendre plus réalisables que jamais. Vous comprendrez dès lors qu'un duel entre vous et moi est parfaitement impossible.

Raoul frémit d'indignation. Il tira brusquement son épée du fourreau.

— Et moi je trouve qu'il est maintenant inévitable ! s'écria-t-il.

— Inévitable ! Ah bah ! Expliquez-vous, mon jeune ami.

— C'est facile, monsieur. Je ne veux pas que vous épousiez Blanche de Flavigny ! Je ne le veux pas, entendez-vous ! J'aurais voulu le déclarer, lorsque le hasard, en me faisant assister au guet-apens de l'oubliette, a rendu ma démarche inutile. Aujourd'hui, je crois devoir vous signifier ma résolution, puisque vous avez l'audace de supposer qu'un projet de mariage entre ma cousine et vous a encore quelque chance de réussir.

— Mais c'était déjà chose convenue. Ignorez-vous ?

— Je sais en effet, que vous êtes parvenu à contraindre la volonté de cette noble jeune fille. Comment ? C'est ce qu'elle a refusé de m'apprendre. Sans doute vous avez mis en œuvre quelque odieuse machination. Mais que m'importe ! Il me suffit que vous n'ayez pas renoncé à l'espoir de l'obtenir pour qu'à ma détermination de venger ma mère se joigne le désir implacable de protéger Blanche de Flavigny. Dieu aidant, je vous tuerai !

— Et si je vous tue, moi ?

— Alors je mourrai heureux, car je suis sûr que ma cousine n'acceptera pas la main de mon meurtrier. Votre mort ou la mienne sera également son salut.

— Ah çà ! mais vous êtes amoureux, mon jeune coq ! Il fallait me l'avouer tout simplement.

Un mélancolique sourire glissa sur les lèvres de Raoul. Il hocha la tête, mit pied à terre, et répondit d'un ton dédaigneux :

— Je ne vous dois pas compte de mes sentiments. Un homme tel que vous d'ailleurs, ne les comprendrait pas. Allons, monsieur le marquis reprit-il, la place est bonne pour un duel à outrance. Je vous attends.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je vous répète que je ne me battrai pas avec vous.

— Je vous jure, moi, que vous vous battrez !

Gaétan voulut pousser son cheval et passer outre. Raoul tendit la pointe de son épée, et fit reculer l'animal.

— Vous êtes fou ! s'écria le marquis étonné. Une rencontre les armes à la main ne saurait avoir lieu sans seconds ou témoins. Remettez la partie à un autre jour.

— Vous oubliez qu'il y a peu de temps, dans une rue de Tiffauges, vous avez tué sous un réverbère un gentilhomme de vos amis. Il n'y avait là que votre adversaire et vous. Ne soyez donc pas si scrupuleux aujourd'hui. Si vous ne tenez point à passer pour un lâche à mes yeux, hâtez-vous de descendre de cheval et de vous mettre en garde contre moi. Sur-tout, pas de feinte générosité ! Je vous déclare que, l'épée au poing, je ne crains personne, pas même vous.

— Peuh ! je vous désarmerais trop aisément.

— Essayez, donc, si vous l'osez !

— Bah ! on se moquerait de ma facile prouesse, et votre famille ne me pardonnerait pas.

— Décidément, marquis, vous êtes un misérable poltron !

Cette fois Gaétan resta silencieux pour cacher la colère dont sa poitrine se gonflait. Il éperonna son cheval, mais la pauvre bête, sentant une piqûre aux narines, se cabra. Le marquis furieux proféra une imprécation. Au même instant un coup de plat d'épée l'atteignit au visage. Il bondit à terre, et, l'œil en feu, l'écume aux lèvres, dégrigna.

— Enfin ! s'écria Raoul admirable de courage et de fierté.

— Je renonce à Blanche de Flavigny ! répliqua le marquis dont les dents grinçaient. Mais, mille démons ! je vais te tuer, insolent !

Un rude froissement de fer suivit cette menace. Après

quelques battements précipités, Gaétan, feignit une brusque retraite, et, tandis que Raoul s'avancait sur lui l'épée haute, il se fendit avec une soudaineté si imprévue que son adversaire faillit avoir le corps traversé. Heureusement le coup avait été porté avec plus de violence que de précision ; le fer, en glissant sous le bras de Raoul, n'avait fait qu'égratigner son habit.

— Vive Dieu ! dit le brave enfant sans sourciller, je viens de l'échapper belle ; vous ne m'y reprendrez plus, marquis.

Les épées s'engagèrent de nouveau. Attaques, parades et ripostes se succédèrent de part et d'autre avec une prestesse égale et une animation croissante. Mais il était facile de voir que le marquis avait peine à contenir son emportement. Il enrageait de son impuissance à frapper Raoul on pleine poitrine. En vain avait-il recours aux ruses les plus subtiles de l'escrime ; toutes étaient prévues et déjouées avec une rare habileté et une extrême présence d'esprit. Cependant, comme il attaquait, sans relâche, son bras commençait à se lasser. Aussi, voulant relever un dégagement par un demi-cercle, il manqua d'énergie, et l'épée de son adversaire alla le toucher à la joue. Le sang jaillit.

— Blessé ! rugit-il en portant la main à son visage et en le sentant mouillé. Ah ! j'aurai ma revanche ! Je te tuerai, j'en réponds.

Raoul ne daigna pas répliquer. Mais il s'aperçut que, pendant qu'il croisait le fer pour la troisième fois, le valet de Gaétan, toujours à cheval, tirait d'une main furtive un pistolet des fontes de la selle et l'armait. Peut-être se fût-il ému de ce bizarre incident, qui n'avait sans doute d'autre but que de le troubler, lorsqu'un homme franchissant une haie vint se dresser devant Roch Duhoux et s'écria :

— Pas de distraction, monsieur. Raoul ! et ne craignez rien !

— Bénédic ! articula le vicomte d'un air heureux.

— Le pâtre ! proféra Duhoux avec effarement.

Et il pressa la détente de son arme. Le coup partit. La balle n'atteignit personne, elle s'enfonça dans le tronc du châtaignier. Alors, tout tremblant, tout ahuri, Duhoux s'arma du second pistolet. Il sentit au même instant qu'on lui soulevait une jambe et, perdant l'équilibre, il alla rouler à terre. Coquelicot apparut au-dessus de lui et lui arracha son arme des mains. Cette fois le pauvre garçon ne rougit pas : il était au contraire, pâle de colère et d'indignation.

— Lâche ce coquin, et retire-toi, lui dit Bénédic.

Coquelicot obéit.

Duhoux se releva d'un bond. Il prit son couteau de chasse et se mit en garde sans hésiter. Le pâtre était prêt pour la lutte. Il serrait entre ses doigts d'acier le manche d'un couteau bien affilé. c'était le couteau même dont le solitaire avait été sur le point de frapper le marquis. Comme il allait commencer l'attaque, sans se soucier de l'inégalité des armes, il entendit un bruit bizarre qui lui fit retourner la tête : Gaétan ricanait.

— Singulier rapprochement ! disait celui-ci, l'épée toujours rapide et furieuse.

Raoul resta silencieux, multipliant ses efforts sans cesser d'être calme et d'aplomb.

— Oh ! c'est vraiment drôle ! reprit le marquis de plus en plus railleur ; savez-vous, cher vicomte, que vous avez un frère aîné ?

— Bête venimeuse ! murmura Raoul.

— Ah ! ah ! vous croyez que je lance une calomnie. Eh bien ! je veux vous dire quel est ce frère aîné ! un grand et beau garçon, ma foi !

— Vipère, tu essayes de mordre, et tu baves en vain !

— Il se nomme... continua Gaétan.

Mais il ne put articuler un mot de plus. L'épée de Raoul lui traversa la poitrine de part en part, et il tomba sur le sol en râlant.

À cette vue, saisi d'effroi, Roch Duhoux recula comme s'il se préparait à fuir. Mais il aperçut Coquelicot qui lui barrait

le passage en menaçant de faire fou sur lui. Se retournant aussitôt vers Bénédicte :

—Laissez-moi partir ! préféra-t-il avec une sourde véhémence. Sinon, j'achève la phrase que mon maître n'a pu terminer.

—Défends-toi, scélérat ! répliqua le père terrible de résolution et de sang-froid.

Surexcité par la terreur qu'il éprouvait, Duhoux lui porta un coup de pointe rapide, imprévu. Bénédicte, par un mouvement prompt comme l'éclair, eut à peine le temps de l'éviter. Le couteau de chasse déchira sa veste, mais ne fit qu'effleurer son corps. Il saisit aussitôt son adversaire à la gorge, et lui enfonça dans la région du cœur la lame qu'il tenait à la main.

—Ah ! je meurs ! exhalait le blessé, l'œil hagard, la bouche sanglante ; mais j'ai la force de parler... Je parlerai... Le frère aîné se nomme.

Il soupira, se roidit, et ne bougea plus.

—Ils sont morts sans doute, dit Raoul.

—Je le crois, répondit le père.

—Chargez-vous du soin de faire enlever les cadavres. Moi, je retourne à Montaigne, où j'adresserai à qui de droit ma déclaration sur ce qui vient de se passer... Merci pour votre courageuse intervention, et au revoir, mon ami.

—Adieu ! monsieur Raoul.

—Adieu ! Pourquoi ? Ne vous reverrai-je plus ?

—J'ai formé le projet de partir bientôt.

—Ah ! et où irez-vous ?

—Chercher fortune... au hasard.

—Vraiment ! Au fait, brave, intelligent, instruit, vous avez sans doute raison... Alors embrassez-moi.

—Vous embrasser !

—Oui, pardieu ! Je crois bien que je n'aurai jamais pressé contre ma poitrine un plus honnête, un plus digne cœur.

Et le jeune vicomte lui ouvrit ses deux bras. Il y eut alors entre eux une étreinte muette et pleine d'effusion. Un doux rayon de lune souriait avec mélancolie à cette scène émue, où deux belles âmes, celle d'un pauvre paria de la vie et celle d'un privilégié de la naissance, semblaient s'unir fraternellement.

VI

Le lendemain, à la Bénardière, Bénédicte annonça son intention de se mettre en route et de voir du pays. Ni le père ni la Cazeaux ne s'opposèrent à son départ. Après ce qui s'était passé la veille, ils craignaient pour leur enfant d'adoption. Cette crainte était d'autant plus fondée que le marquis d'Apremont et Roch Duhoux n'étaient pas morts, et que les médecins ne désespéraient pas complètement de les sauver.

—Va, mon cher fils ! dit la mère Cazeaux, contenant l'émotion qui gonflait sa poitrine, va tenter la chance à la grâce de Dieu. Je prierais tant pour toi que la bénédiction du ciel accompagnera ta marche à travers les chemins qui s'ouvriront devant tes pas. Je te l'ai déjà dit, mon Bénédicte, j'ai le pressentiment que tu es fait pour un avenir moins humble, moins obscur que celui auquel le sort te destinait parmi nous. Courage donc, et pars. Aie foi en ton mérite, reste vaillant et honnête, et ne nous oublie jamais.

—Ah ! merci de vos braves paroles, mère ! répondit le père d'une voix altérée. Je tremblais que ma résolution, en dépit de l'opinion que vous m'exprimiez naguère, n'eût pas votre assentiment, et mon cœur s'attristait par avance de votre affliction. Vos inquiétudes et vos larmes m'eussent trouvé faible, votre confiance et votre fermeté me rendent fort. Encore une fois merci. Je partirai aujourd'hui même, si vous le permettez. J'irai loin, bien loin peut-être. Mais, quel que soit le pays inconnu où m'entraînera le souffle de la destinée, je souviendrai des tendresses de ma famille adoptive me remplira le cœur, et je ne cesserai de penser à vous.

—Mon cher Bénédicte, reprit le père Cazeaux, s'efforçant de paraître calme et un peu solennel, je comprends que notre vie ne te suffise pas. Avec l'intelligence dont tu es doué et

l'instruction que tu as acquise, il est tout simple que tu sois désireux de changer de position. Pars donc, puisque c'est ton désir. J'aime à croire que tu sauras te tirer d'affaire et te conduire en homme de bien dans toutes les circonstances où tu te trouveras placé. Cependant, si le hasard ne te favorise pas, si tu es jamais malheureux, rappelle-toi que ta place est vide à la table et au foyer de la Bénardière ; reviens sans hésiter te rasseoir à côté de ceux qui, de loin comme de près, te chériront toujours.

—Je vous le promets, père. Je connais trop bien vos cœurs pour que dans l'adversité le moindre sentiment d'orgueil m'empêche de revenir vers vous.

La fermière lui mit alors dans la main un petit bas de laine plein d'écus de six livres, et lui dit en l'embrassant avec effusion :

—Ce sont mes économies, mon enfant ; prends-les, elles te porteront bonheur.

Bénédicte voulut refuser, disant que lui-même avait assez d'épargnes pour que, sobre et voyageant à pied, il eût le nécessaire durant quelques mois. La mère Cazeaux, avec cette douce autorité du cœur qui exerce un droit sacré, le contraignit d'accepter ce qu'elle lui offrait. Deux heures plus tard, les yeux gros de larmes, il pressait dans ses bras les bonnes gens qui l'avaient élevé ; puis, accompagné seulement de Coquelicot et de Muguette, il quittait la ferme pour commencer ses pérégrinations.

À l'entrée de la Gorge-aux-Loups, Justin s'arrêta ; il repoussa doucement Justine, se dressa sur la pointe des pieds, et dit en rougissant à l'oreille de Bénédicte :

—Voyons, franchement, répétez-moi que vous n'aimez pas Muguette, et que ce n'est point à cause d'elle que vous vous éloignez de nous.

Le père sourit.

—Tranquillise-toi, mon cher Coquelicot, répondit-il ; si j'ai dans l'âme quelque rêve et dans le cœur quelque souci, celle que tu aimes et dont tu es aimé n'y est absolument pour rien.

—Ah ! c'est que je préférerais renoncer à elle que de vous causer un chagrin, savez-vous ! Vrai ! je me ferais une joie de mon dévouement !

—Je sais que tu as l'instinct du sacrifice, cher petit ; mais il n'y a pas lieu de le prouver aujourd'hui. J'ai promis que tu épouseras bientôt. Muguette, j'en suis sincèrement heureux... Et maintenant, reprit Bénédicte, retourne à la Bénardière avec ta fiancée, afin qu'en vous revoyant le père et la mère se disent là-bas : Consolons-nous ! il nous reste encore deux enfants.

Tandis qu'ils s'embrassaient, la poitrine oppressée, la joue en pleurs, un bruit étrange attira leur attention ; c'était un piétinement rapide et sourd. Ils regardèrent dans la direction d'où partait la rumeur, et virent Castor et Pollux accourant de toute leur vitesse. Ils étaient si violemment lancés qu'ils dépassèrent malgré eux le groupe formé par le père, Muguette et Coquelicot, et durent revenir sur leurs pas. Ils s'accroupirent haletants devant leur maître et fixèrent sur lui leurs yeux où deux larmes brillaient. Il y avait dans l'expression de leur physionomie intelligente comme un tendre et douloureux reproche qui acheva de navrer le cœur de Bénédicte.

—Mes pauvres chiens, je vous avais oubliés ! murmura-t-il dans un sanglot. Ah ! chers compagnons de mes solitudes, je vous en demande pardon !

Et il se mit à les caresser avec cette ardeur expansive que redouble le sentiment d'un remords. Les nobles bêtes lui rendirent ses caresses en montrant une exaltation pleine de mélancolie qui semblait dire : Et nous aussi nous avons une âme pour comprendre comme pour aimer. Puisqu'il faut que tu nous abandonnes, adieu ! Un instant après, sur un signe de leur maître, ils s'en retournèrent tristes, mais résignés, suivant Justine et Justin, qui regagnaient la Bénardière en silence et à pas lents.

Lorsqu'il arriva devant l'ermitage de la Gorge-aux-Loups, Bénédicte aperçut le solitaire assis au soleil dans le jardin. Le

vieillard était encore souffrant des contusions de sa chute dans la fosse d'Aprémont. A la vue de son élève bien-aimé, il se leva joyeux ; mais l'éclair de son bonheur s'éteignit quand il apprit que le père, sur le point de s'éloigner du Bocage pour longtemps peut-être venait prendre congé de lui. Il ne fit néanmoins aucune objection, et se contenta de répondre en soupirant :

—Pour que vous réalisiez si vite une si prompte détermination, mon ami, il faut que vous ayez de bien graves motifs. Je soupçonne qu'ils doivent se rattacher à ce qui s'est fait hier dans le carrefour du Châtaignier. Un bûcheron, ce matin m'a appris la terrible rencontre, et je comprends que votre absence soit prudente et nécessaire, au moins pendant quelques mois. J'approuve donc votre départ.

—Mon absence se prolongera sans doute, cher maître, répondit le père, car ce n'est pas seulement le désir de me soustraire à un péril plus ou moins imminent qui me décide tout à coup à voyager. C'est aussi, c'est surtout le vague besoin de changer de position et d'aller à la recherche de quelque avenir inconnu.

—Je ne vous croyais pas ambitieux, Bénédicte.

—Je le suis devenu, monsieur Matieu.

Le vieillard hochait la tête, ses yeux se mouillèrent

—Il y a là un secret, dit-il. Il convient de le respecter. Je vous connais assez, mon ami, pour être certain que votre conduite a un mobile raisonnable ou généreux.

Après une pause, pendant laquelle il maîtrisa l'émotion dont il se sentait dominé, reprit avec une sorte d'élan prophétique :

—Réflexion faite, cher enfant, vous êtes bien inspiré en voulant essayer vos ailes et prendre votre essor vers l'inconnu. Vous êtes assez intrépide, assez robuste de corps et d'âme pour affronter tous les hasards de la vie, pour obtenir tôt ou tard une place au soleil de la fortune ou de la gloire sur le chemin de l'ambition. Je ne suis plus au courant des choses de la politique, poursuivit-il ; cependant je demeure convaincu que la fin de ce siècle est prédestinée à de grands événements. Depuis longtemps miné par les privilèges, par les excès de toute nature, le vieux monde social est en train de s'écrouler. Un nouvel édifice, basé sur une équitable répartition des droits et des devoirs, sur la justice, sur la liberté, sortira des débris vermoulus du passé. Il est difficile de prévoir au juste l'heure où cette immense transformation se manifestera. Mais peut-être est-il urgent de la prévoir et de s'y préparer, car alors la France, se régénérant, aura besoin du concours de toutes les intelligences actives, de tous les esprits résolus, de tous les cœurs de bonne volonté. Eh ! pourquoi le sort ne vous réserverait-il pas une tâche dans ce puissant travail de rénovation ? Il me semble que Dieu a fait de vous un athlète destiné aux luttes qui s'accompliront un jour. Quoi qu'il arrive, mon fils, soyez toujours du parti des idées libérales contre les idées oppressives. Marchez en avant, ne retournez jamais en arrière, fussiez-vous être la victime de votre dévouement à la patrie et de votre foi dans l'avenir.

Le solitaire continua de s'exprimer ainsi avec éloquence.

Bénédicte l'écoutait respectueux et recueilli, gravant dans sa mémoire les sages conseils et les maximes stoïques du vieux savant. Quelques heures se passèrent de la sorte, avant que le père se décidât à se remettre en route. Après quoi, il descendit rapidement la pente du coteau et s'enfonça dans le défilé de la Gorge-aux-Loups.

Ce fut seulement vers huit heures du soir qu'il entra dans Montaignu. La nuit était sombre, quoique les étoiles brillassent comme des diamants sur le manteau noir du ciel. Bénédicte ignorait où se trouvait situé l'hôtel de Flavigny. Pour éviter tout commentaire indiscret, il ne voulut pas se renseigner, et il se dirigea au hasard à travers les rues étroites et tortueuses de la ville, interrogeant du regard, à la lueur des réverbères, les demeures seigneuriales dont les portes étaient ornées d'écussons. Ses recherches n'ayant point abouti, il se disposait à les recommencer, lorsqu'une voix douce et triste se

fit entendre à quelques pas de lui. Soutenue par un accompagnement de clavecin, cette voix chantait une romance dont la mélodie seule se détachait distinctement dans le silence de la petite cité. Le père tressaillit : il venait de reconnaître la voix de mademoiselle Blanche de Flavigny.

Quand la sensation qu'il éprouvait se fut un peu calmée, il se glissa dans les ténèbres, et s'arrêta sous un pignon faisant face à l'hôtel d'où s'échappait le chant qui l'avait si vivement ému. Caché dans un pan d'ombre impénétrable au regard, il écouta palpitant et charmé le mélodieux murmure dont le refrain s'exhalait comme un soupir navrant et répétait :

Emporte au loin mon cœur inconsolé !
Adieu, pauvre exilé !

Bénédicte, lui aussi, était un exilé. Les douloureuses paroles qui terminaient chaque strophe de la romance étaient assurément de nature à le pénétrer de toutes les tristesses qu'elles exprimaient. Certes, il ne pouvait songer à s'en appliquer le sens, ni croire un seul instant qu'elles s'adressaient à lui. Mais la simple conformité du chant avec sa situation devait le remuer jusqu'au fond de l'âme et lui arracher des larmes qui reombaient bientôt brûlantes sur son propre cœur.

La voix de Blanche, voix d'ange endolori, exhalait encore sa plainte harmonieuse, quand vint à s'ouvrir l'une des fenêtres de l'hôtel. Une femme parut au balcon à balustres de pierre qui faisait saillie au premier étage de l'habitation : cette femme était la comtesse. Elle s'accouda sur l'entablement ; sa tête s'inclina un peu en arrière, ses yeux se dirigèrent vers le ciel étoilé. Une vive clarté, s'échappant de l'intérieur, l'entourait d'un nimbe lumineux. Ainsi penchée dans une attitude contemplative et songeuse, qui semblait déceler une certaine souffrance contenue, elle restait immobile. Comme elle ignorait encore le duel de la veille, et que ni le comte ni Blanche ne lui avaient répété les allusions insolentes, les calomnies odieuses, que s'était permises à son égard le marquis d'Aprémont, elle n'avait en réalité d'autre sujet de tourment qu'une vague appréhension, un pressentiment. Mais il est vrai que la présence dans le pays de l'ancien jardinier de Morsanges et son entrée subite aux services de Gaétan étaient bien faites pour ajouter aux ennuis qui pesaient parfois sur l'âme aisément impressionnable de la comtesse de Flavigny.

Une ombre se glissa près d'elle. Cette ombre lui mit doucement un baiser sur le front. Bénédicte ne distingua pas tout de suite, mais il devina que c'était la chanteuse de la romance de l'Exilé. La belle jeune fille enlaça la taille de la comtesse, et, s'inclinant de nouveau vers elle, l'embrassa plusieurs fois d'un air triste et câlin, comme si elle voulait se faire pardonner un tort. Elle se reprochait, en effet, d'avoir ajouté foi si vite aux accusations du marquis ; la réflexion l'avait convaincue que, s'il existait un mystère dans le passé de la comtesse, ce mystère devait contenir une infortune et non une culpabilité.

—Vous regardez le ciel, ma tante ? demanda-t-elle en souriant. Les anges ont ce droit.

—Oui, je regarde le ciel, chère enfant, répondit gravement madame de Flavigny, parce que nous avons tous le droit de parler à Dieu.

—Et vous venez de le parler pour nous, n'est-ce pas, chère âme ?

—Pour vous, mes amours, et aussi pour une personne à laquelle je pense et m'intéresse comme si je la connaissais depuis longtemps.

—Qui donc ?

—Le père Bénédicte.

—Ah ! murmura Blanche d'un ton attendri et stupéfait à la fois. Et que demandez-vous à Dieu pour lui ?

—Un avenir digne de tous les mérites dont la nature l'a doué si généreusement.

Il y eut un silence que Blanche rompit bientôt en ajoutant d'un ton pénétré :

— Désormais, ma tante, vous ne serez pas seule à faire des vœux pour Bénédicte.

Dans l'obscurité qui l'enveloppait, le père avait entendu. Il fit appel à toute son énergie morale pour ne pas éclater en sanglots. Le front découvert, le visage ruisselant de pleurs, il fléchit les deux genoux et joignit les deux mains en suppliant.

— Mon Dieu, dit-il avec une ardente ferveur, tuez-moi, s'il le faut, pour que je ne sois pas une cause même involontaire de trouble et de chagrin pour cette admirable famille des Flavigny ! Ou, si vous me destinez à vivre, faites, mon Dieu, que je puisse me distinguer un jour, et me dévouer surtout à ces nobles femmes qui daignent vous implorer pour moi !

La soirée était presque froide. La comtesse et Blanche ne tardèrent pas à rentrer au salon, où elles disparurent derrière la fenêtre qui se referma. Aussitôt Bénédicte prit dans ses mains deux objets précieux, un bouquet de violettes et un petit portefeuille en maroquin vert, sur lesquels il posa ses lèvres avec une sorte de frémissement religieux ; puis il se releva, l'âme pleine d'un enthousiasme héroïque, et sortit de Montaigu, marchant d'un pas ferme et d'un cœur intrépide au-devant de la destinée.

VII

C'était en septembre 1793.

Une nuit, les paysans des environs du lac de Grand-Lieu se rassembleront en armes, au nombre de deux mille environ, dans une prairie située entre Morsanges et Saint-Agnan. Ils venaient d'apprendre qu'une attaque générale, rayonnant des extrémités au centre du pays vendéen, allait être exécutée par les troupes républicaines, et qu'une formidable colonne de soldats mayençais était sur le point de quitter Nantes et d'envahir le Bocage. Le périi était imminent et terrible. Cette fois, en effet, les insurgés, souvent victorieux depuis le commencement de la guerre, grâce à une tactique habile, grâce surtout à l'indiscipline et à la lâcheté des nouvelles levées en masse qu'on leur opposait, étaient menacés par une armée intrépide qui avait combattu pour ainsi dire sous une voûte de feu et de fer, et ne pouvait être aisément intimidée même par les fusillades si meurtrières des tirailleurs vendéens dispersés, égaillés derrière les haies, aux flancs des coteaux boisés.

La réunion nocturne sur les bords du lac de Grand-Lieu avait pour but le choix d'un chef. Après un instant de discussion, il fut reconnu qu'on irait prier M. de Flavigny de prendre le commandement et de diriger la colonne qui se plaçait sous ses ordres d'abord vers Montaigu, ensuite vers les Herbiers, où les royalistes avaient fixé leur rendez-vous général, et où devaient se trouver, à la tête de cent mille hommes, d'Elbee, Lescure, La Rochejacquelein, Bonchamps, Charette et Stofflet.

Dès le point du jour, la troupe se mit en marche ; elle se dirigea en silence vers le lac, qu'elle côtoya pendant quelques minutes, puis elle arriva devant le château. Une ombre grise enveloppait la demeure seigneuriale encore endormie. Au dessus d'elle scintillaient plusieurs étoiles déjà pâlies au contact des premiers rayons du soleil refractes dans le ciel bleu. Les oiseaux commençaient à voler sous le feuillage humide, et prélaient par de légères fanfares à la grande symphonie du reveil. De la terre verdoyante et plantureuse s'exhalait ces âcres et frais parfums qui ravivent les sens et reconforment le cœur. Trop habitués aux églogues du matin dans la campagne pour en être impressionnés, les paysans du Bocage, sans se soucier de l'aurore, se répandirent sous les arbres de l'avenue, mirent pour la plupart leurs fusils en faisceaux, et déléguèrent un de leurs camarades vers le comte de Flavigny. En attendant le résultat de la démarche, les uns s'étendirent sur l'herbe et s'occupèrent, les autres se promènèrent en causant des dangers qui les menaçaient ; ceux-ci s'occupèrent à égrener des chapelets du bout de leurs doigts, tandis que leurs lèvres psalmodiaient des *pater* et des *ave* ; ceux-là se réunirent pour jouer au palets avec des cailloux plats ramas-

sés sur le chemin. C'était, on vérité, un spectacle à la fois sombre et bizarre, sous les vagues clartés du jour naissant, que cette légion de métayers et de pâtres, portant la cocarde blanche à leur chapeau de feutre rond et la gibernes sur leur grande veste de droguet, prêts à ensanglanter le pays où ils eussent pu vivre tranquilles, et cela pour défendre une cause qui n'était pas la leur, ainsi que des privilèges féodaux dont ils étaient les premiers à souffrir.

Après un quart d'heure d'attente, celui qu'ils avaient chargé de porter la parole au nom de tous fut introduit auprès du comte de Flavigny dans le salon même du château. Là se trouvaient aussi la comtesse, Blanche et Raoul, qui s'étaient levés à la hâte en apprenant ce qui se passait. Les maîtres de Morsanges accueillirent le délégué avec leur bonne grâce habituelle, à laquelle se mêlait une teinte de tristesse que les circonstances motivaient. Celui-ci, robuste gars à la mine résolue, annonça que les bleus, plus acharnés que jamais, allaient de nouveau se ruiner sur le Bocage, et déclara que ses compagnons comptaient sur M. de Flavigny pour les commander.

— Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta-t-il, car les républicains seront sans doute ici aujourd'hui même. J'attends votre réponse, monsieur le comte, pour la reporter à mes amis.

Le comte n'ignorait pas ce qui se préparait contre la Vendée. La veille même, il s'était rendu à Nantes, où il avait été témoin de l'enthousiasme avec lequel la garnison de Mayence venait d'être reçue par les habitants. Il avait pu contempler cette superbe division qui, sous les ordres d'Aubert-Dubayet et de Kléber, s'était couverte de gloire pendant le siège de la ville rhénane, et à laquelle le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, plein d'admiration pour son intrépidité, avait accordé une capitulation avec tous les honneurs de la guerre. M. de Flavigny s'était ainsi convaincu que jamais le parti royaliste de l'Ouest n'avait été plus sérieusement menacé, et il ne savait que résoudre en ce moment, tenté qu'il était de conseiller l'abstention et craignant toutefois de paraître manquer de courage, de dévouement, à l'heure suprême où l'insurrection avait un si grand besoin de ceux qui s'étaient armés déjà pour le triomphe de la religion et de la royauté.

— Vous êtes donc tous bien déterminés à vaincre ou à mourir ? demanda-t-il.

— Nous vaincrons ou nous mourrons, répondit avec un calme stoïque le jeune paysan.

— Peut-être ne savez-vous pas, vos compagnons et vous-même, reprit le comte, que la Convention nationale, exaspérée par les défaites qu'ont essayées jusqu'à ce jour les troupes lancées contre nous, a rendu un décret ordonnant de brûler le pays insurgé, de passer au fil de l'épée ceux qui seront pris les armes à la main, et de transporter la population inoffensive, vieillards, femmes, enfants, hors de la contrée. Une commission civile est jointe à l'état-major de l'armée républicaine pour faire exécuter le formidable décret.

— Nous savons cela, monsieur le comte, et nous n'en sommes que plus décidés à nous battre jusqu'à la mort.

— Il importe de réfléchir cependant : votre soumission immédiate vous mériterait sans doute l'indulgence de la Révolution, et vous épargneriez peut-être aussi bien des désastres à ce coin de terre où vos familles ont un abri, où vous avez une chaumière, un champ, un troupeau. Songez qu'une résistance plus longue de votre part va provoquer l'extermination.

— A la grâce de Dieu ! Nous sommes résignés à tout, excepté à faire la paix avec ceux qui ont proscrit nos prêtres et tué notre roi !

Et le jeune Vendéen s'était animé en répliquant ainsi. Il reprit d'un ton légèrement ironique :

— Monsieur le comte a sans doute pour devoir de nous conseiller la prudence, mais il se peut bien que monsieur le comte ne se soucie pas trop du commandement que nous lui offrons. Ah dame ! les temps sont durs, et je reconnais qu'il est plus périlleux que jamais de nous conduire à l'ennemi.

M. de Flavigny regarda sévèrement son interlocuteur, mais il sourit presque aussitôt.

— Mon ami, répondit-il avec une douceur un peu dédaigneuse, il y a six mois, quand Cathelineau eut l'audace de soulever le Bocage contre la République, l'un des premiers, parmi les gentilshommes des environs, j'ai répondu à l'appel de l'insurrection. J'ai été blessé en attaquant Thouars avec Lescure et La Rochejacquelein ; blessé encore en entrant à Saumur et en défendant un pont contre une charge de cuirassiers. Heureusement ces blessures n'avaient rien de grave. Je pus bientôt reprendre ma place dans l'armée royale et catholique, marcher sur Nantes, me précipiter à l'attaque de cette cité vigoureusement défendue par Boysser et Canclaux. Mon fils Raoul était à mes côtés. C'est lui et moi qui, sous une grêle de balles, avons relevé notre généralissime Cathelineau, qui venait de tomber mortellement atteint. Lorsque, après dix-huit heures de combat, les Vendéens commencèrent à se disperser et à regagner l'intérieur du pays, je me tins constamment à l'arrière-garde, et je ne rentrai au château de Morsanges qu'accablé de fatigue et désespéré de l'insuccès d'une tentative de siège qui prouvait notre impuissance à réaliser une grande entreprise. Voilà, mon ami, ce qui me permet de ne point tenir compte de vos paroles irréfléchies. J'ai assez fait, je me suis assez compromis pour avoir le droit de vous dire : Prenez garde ! vous pouvez encore être amnistiés, vous, les simples soldats de la révolte, tandis que pour nous, vos chefs, il est déjà trop tard.

Nous ne voulons pas de l'amnistie des républicains, et nous sommes prêts à partager le sort de nos seigneurs, plus exposés que nous aux vengeances des bleus. Pardonnez-moi, monsieur le comte, d'avoir un instant douté de vous. Oui, vous êtes un des plus braves et des plus dévoués de notre parti. Raison de plus pour que j'insiste auprès de vous. Faites-nous l'honneur de nous mener au feu, et, je vous le jure, nous nous montrerons dignes de notre commandant !

— Allez, mon ami, retournez vers vos camarades, et annoncez-leur qu'ils peuvent compter sur mon fils et sur moi.

Le jeune partisan se retira. Le comte, s'adressant alors à son fils, lui dit :

— Raoul, me suis-je trop engagé en répondant de ton concours ?

— Non, mon père. Partout où il vous plaira de me conduire, je vous suivrai.

— Moi aussi, mon cher oncle, ajouta vivement Blanche ; je veux cette fois vous accompagner, je serai l'un de vos aides de camp.

Et la belle jeune fille se redressa gracieusement dans un élan de courage et de fierté. Le comte la prit dans ses bras et la serra contre son cœur.

— Tu es une charmante enfant, répliqua-t-il. Ta place est parmi celles qui prient et non parmi ceux qui combattent.

— Vive Dieu ! ne peut-on prier et combattre à la fois ? Ah ! je l'avoue, j'ai grande envie d'assister à une bataille. Dans l'armée vendéenne, il y a des femmes, vous ne l'ignorez pas. Pourquoi ne serais-je point l'une d'elles ? J'ai entendu plusieurs fois de près le pétilllement de la mousqueterie et le tonnerre du canon. Eh bien ! la première émotion dissipée, je n'ai plus eu peur. Je m'aguerrirai vite, croyez-moi, et je ferai bientôt un officier tout aussi valeureux que notre intrépide Raoul.

— Y penses-tu, Blanche ? reprit M. de Flavigny. Songez-y donc ! Si une balle te frappait et que je visse couler ton sang, quelle douleur serait la mienne ! quels cruels reproches je m'adresserais !

— Nous vivons dans un temps, mon oncle, où chacun doit faire bon marché de sa vie. Je puis être tuée plus misérablement dans une ville prise d'assaut qu'au milieu d'une mêlée en rase campagne, les armes à la main.

— Sans doute, hélas ! Aussi est-ce un motif, mon cher ange, pour ne pas t'exposer de gaieté de cœur. La comtesse et toi, vous n'êtes déjà que trop en danger ; il est inutile que l'une ou l'autre se mêle à nos luttes acharnées. D'ailleurs, j'ai conçu un projet qui, je l'espère, vous soustraira bientôt, en cas de revers, aux violences des aides de la Terreur.

— Et ce projet quel est-il ? demanda madame de Flavigny avec anxiété.

— Charette est maître du Marais et d'une partie de la Basse-Vendée. Une escadre anglaise croise, dit-on, devant côtes. Dès que nous aurons rejoint la grande armée royaliste, je vous ferai passer en Angleterre, où vous attendrez, à l'abri de toute éventualité funeste, le résultat de notre insurrection.

— Et pendant ce temps-là mon fils et vous courrez seuls les hasards de la guerre civile ?

— Nous n'aurons plus du moins la crainte de vous voir tomber entre les mains de nos ennemis.

— Il faut renoncer à votre projet, monsieur le comte, car Blanche et moi nous ne consentirons jamais à quitter le sol où votre héroïsme peut vous coûter la vie. Je ne suis pas, je l'avoue, une intrépide Vendéenne. Je ne demande pas, comme ma vaillante nièce, à m'élaner au-devant des colonnes républicaines, reprit madame de Flavigny. Vous devez même vous rappeler que j'ai désapprouvé, dès l'origine, la prise d'armes de nos paysans, parce que je pressentais que de grandes calamités allaient fondre sur les campagnes où ils vivaient paisibles et insouciant. Mais puisque le sort en est jeté, puisqu'un duel impitoyable est engagé ici entre deux causes que rien ne peut concilier, puisque vous vous êtes faits, mon fils et vous, les champions déterminés de l'une d'elles, nous resterons près de vous jusqu'au jour du triomphe ou de la défaite, prêtes à partager, quel qu'il soit, le sort que vous réserve l'avenir... N'insistez pas, mon ami, dans l'espoir de changer notre résolution : elle est irrévocable.

— Oui, mon oncle, si vous exigez absolument notre départ pour l'Angleterre, en dépit du profond respect que vous nous inspirez, nous vous désobéirions.

Le comte garda le silence un instant. Il était trop ému pour parler. Quand il se sentit plus calme, il répondit en soupirant :

— Eh bien ! soit, continuez à prendre votre part de nos fatigues et de nos périls. Dieu vous protège en récompense de votre courage et de votre abnégation !

— Alors vous voulez bien, mon oncle, que je devienne un de vos officiers ? demanda Blanche d'un air vaillant et mutin.

— Non pas, chère enfant. Tu ne pourrais me suivre sans te séparer de madame de Flavigny, qui n'a pas tes sentiments d'amazone royaliste, et te séparer d'elle, ce serait la livrer à la solitude en augmentant la vivacité de ses alarmes et la violence de ses tourments.

— En effet, ma Blanche, le comte a raison. Tu ne saurais consentir à me laisser seule, à redoubler mes angoisses par ta témérité.

— Je ne songeais pas à cela, chère. Pardonnez-moi. Je m'engage à ne pas vous quitter... C'est égal, ajouta-t-elle avec une moue souriante qui l'embellissait à ravir, je suis bien sûre que j'aurais fait l'admiration de mon commandant.

Et, en dépit des plus sombres présages, la famille de Flavigny, surexcitée par cette boutade de la jeune fille, eut un accès de franche gaieté. On s'habitue si vite à tout, même aux situations les plus terribles, et le caractère national s'ouvre si facilement aux distractions du cœur et de l'esprit !

— Ma cousine, dit tendrement Raoul quand l'explosion de bonne humeur se fut apaisée, nous sommes fiancés, et il est convenu que nous nous marierons, si Dieu le permet, dès que notre existence sera moins assujettie aux hasards de la guerre. J'ai donc le droit de te dire : Blanche, ma bien-aimée, ne risque pas sans nécessité ma joie dans le présent, mon bonheur dans l'avenir, car, toi morte, je me ferais tuer.

— Après cela, soyez donc une héroïne ! En vérité, si Jeanne d'Arc avait dû épouser son cousin, je doute fort qu'elle eût pourchassé les Anglais et conduit à Reims le gentil roi Charles VII.

— Elle a été la victime de son héroïsme, la pauvre enfant ! C'est justement ce que je redoute pour toi.

— Eh bien ! sois tranquille : je te promets de me blottir dans un trou de souris pour t'épargner le désespoir de me perdre. Suis-je assez gentille, dis ?

— Tu est adorable, et adorée ! répartit Raoul en s'empa-

rant des mains de la jeune fille et en y appuyant ses lèvres avec effusion.

C'était un charmant jeune homme que ce Raoul. Il avait un peu grandi, ses traits s'étaient accentués, une fine moustache relevait l'expression de sa physionomie et lui donnait une certaine apparence de virilité. Il y avait néanmoins, dans la douce pâleur de son visage et dans la frêle élégance de sa taille, une grâce juvénile qui rappelait encore l'adolescent. Blanche, elle, était restée la même que quelques années auparavant. Elle n'avait rien perdu de son épanouissement de jeunesse ni de sa vivacité d'esprit, en dépit des agitations et des tourments que la guerre civile mêlait à son existence. Comme ces belles fleurs battues des vents, que l'orage peut briser, mais non ternir, elle demeurait fraîche et vivace au milieu de la tempête sociale qui se déchainait. Ce n'était point par indifférence : c'était par un sentiment de courage naturel et de facile résignation aux décrets du destin.

Le temps pressait, le péril était redoutable. M. de Flavigny décida que la comtesse et Blanche partiraient le matin même pour Montagu. Il ordonna d'accélérer les préparatifs du départ. Après quoi, suivi de son fils, il sortit du château

et se dirigea vers les paysans qui l'attendaient. Dès qu'ils l'aperçurent, ceux-ci se mirent sous les armes, et se rangèrent sur deux lignes le long de l'avenue. Ce mouvement s'exécuta avec une précision qui eût fait honneur à des soldats exercés. L'habitude de combattre communiquait déjà, d'ailleurs, à ces Vendéens une allure martiale, une attitude disciplinée qui frappait le regard. Le comte et Raoul les passèrent en revue, tandis que les tambours battaient aux champs et que de bruyantes acclamations retentissaient dans l'air. Profitant d'un moment de silence, M. de Flavigny déclara de nouveau qu'il acceptait, ainsi que son fils, l'honneur de les commander.

— Dans quelques heures, ajouta-t-il gravement, nous entendrons parler la poudre, si nous sommes encore ici. Que chacun fasse son devoir, et que Dieu nous protège !

— Vive le comte de Flavigny et vive son fils ! s'écrièrent les paysans.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE.

La 4^{me} série a pour titre : L'AMOUR ET LA GUERRE.

OCCASION LES DERNIERS VOLUMES ! OCCASION

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

- LE REMORDS D'UN ANGE - - - 15c.
- AMOUR ET CRIME, 1er vol. - - - 15c.
- LA HAINE - 2e vol - - - 15c.
- LES ORPHELINES - - - 15c.
- LE CHOLÉRA - - - 5c.
- LE TRAITÉ DU CHEVAL - - - 5c.
- TROIS ANS EN CANADA - - - 25c.
- PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38 - - 25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

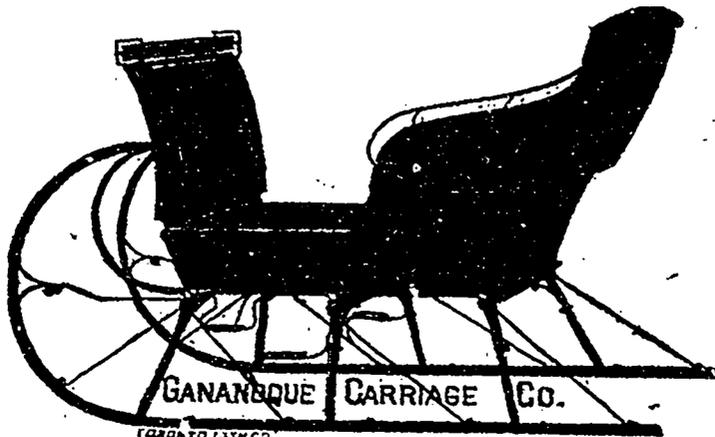
PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

— TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889 —

| | | |
|-----------------------|---------------------|----------|
| 1 ^{re} Prime | - - - - - | \$100.00 |
| 2e " | - - - - - | 50.00 |
| 3e " | - - - - - | 20.00 |
| 4e " | - - - - - | 12.50 |
| 5e " | - - - - - | 10.00 |
| 6e " | - - - - - | 5.00 |
| 7e " | - - - - - | 2.50 |
| 100 " | de \$1.00 - - - - - | 100.00 |
| Total | | \$300.00 |

TOUTES SORTES DE
MAGNIFIQUES
VOITURES
D'HIVER
 DERNIERS PATRONS



EN GROS ET EN DÉTAIL
DANS LA VILLE
 MEILLEUR MARCHÉ
 QU'AILLEURS
\$10 A \$30
 — DE —

CHEZ

LATIMER, 92 RUE MCGILL